

**Contes et légendes
de tous pays [000]
– Contes et
légendes du**

Charles Le Blanc

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

CHARLES
LE BLANC

PHILIPPE
POIRIER

CONTES ET LÉGENDES DU QUÉBEC



La Corvineau



La chasse-galerie



Grand-seigneur



NATHAN

Contes et légendes de tous pays

CONTES ET LÉGENDES DU QUÉBEC

Par
Charles Le Menteur

Illustrations de Philippe Poirier
Édition : NATHAN

PETIT ABÉCÉDAIRE

POUR MIEUX LIRE

LES CONTES DU QUÉBEC

A

ABÉNAKIS : Peuple amérindien que l'on retrouve aujourd'hui à Odanak (Pierreville) et à Wôlinak (Bécancour) et qui jadis occupait les vastes territoires de la Nouvelle-Angleterre et des Provinces maritimes, exploitant les produits de l'érable, se consacrant à la culture du maïs et du tabac, en plus de s'adonner à la chasse et à la pêche.

ACHALER : Déranger, agacer. *Être achalé* = avoir de l'audace.

ADON : Chance, coïncidence. *Adonner* = arriver à propos. *Cela adonne bien* = cela arrive à propos. *Être d'adon* = être gentil, être bienveillant.

ALTÉRER (*être*) : Avoir soif, être assoiffé. *S'altérer* = se mettre en colère.

AMANCHÉ (*être mal*) : Être dans de beaux draps.

APPARENCE QUE : *Il y a apparence que* = apparemment.

ASPERGÉS : Instrument qui se termine par un goupillon (boule de métal creuse et percée de trous) et qui sert à l'aspersion de l'eau bénite.

ASTEUR : Contraction de *à cette heure* = à présent.

ATOCA : Mot amérindien pour désigner l'airielle (petite baie rouge) d'Amérique.

ATTIKAMEK : Peuple amérindien vivant dans la région de la Haute-Mauricie, dans les villages de Manouan, d'Obedjiwan et de Weymontachingue. Les Attikameks forment maintenant un seul conseil administratif avec les Montagnais.

B

BARDASSER (*se faire*) : Se faire maltraiter, bousculer.

BARRURE : Serrure.

BATINSE : Interjection familière, atténuation de *baptême*.

BATTURE : Partie du rivage que la marée descendante laisse à découvert.

BEAU DOMMAGE : Expression populaire signifiant : il n'y a pas de problème.

BER : Berceau.

BERÇANTE : Chaise berçante, berceuse.

BIBITE : Nom donné aux moustiques.

BLÉ D'INDE : Nom populaire donné au maïs, graminée d'origine américaine, parce que les premiers explorateurs croyaient avoir débarqué, non pas sur un nouveau continent, mais en Inde.

BLEUET : Nom donné au Canada à la baie bleue de l'airielle des bois.

BRUNANTE : Crépuscule.

C

CARCAJOU : Mot de l'amérindien (*coa-coa-chou*) qui désigne le féroce blaireau de la région du Labrador.

CATIN : Poupée.

CEINTURE FLÉCHÉE : Ceinture de laine faisant partie du costume traditionnel québécois, dont les mailles sont tissées en forme de flèche, et que l'on attachait autour de la canadienne pour empêcher que le vent froid ne pénétrât dessous le manteau.

CENNE : Au Québec, on dit *cenne* plutôt que « centime ».

CHASSE-GALERIE (*courir la*) : Sillonner le ciel nocturne à bord d'un canot volant. L'expression remonte au Moyen Âge, dans le Poitou, où un certain sieur de Gallery, grand chasseur, avait été condamné à chasser dans les nuages, chaque nuit et jusqu'à la fin des temps, pour avoir déserté l'église afin de traquer le cerf.

CHIENNE-À-JACQUES (*être habillé comme la*) : Expression qui signifie « être très mal habillé ».

CHOU-DE-SIAM : Navet.

CORDEAUX : Rênes.

COULÉE : Ravin.

CRAN : Saillie rocheuse qui s'élève du sol et qui, à son faîte, se termine par un cap abrupt.

CRETON : Sorte de terrine faite avec du porc.

CROIRE (*bien*) : Abréviation de *il faut bien croire* = bien entendu.

CROQUIGNOLE : Pâtisserie cuite dans du beurre ou du lard.

CUISINE D'ÉTÉ : Pièce de la maison québécoise traditionnelle, généralement située au nord, en saillie de l'édifice, et où l'on cuisine durant l'été.

D

DÉBÂCLE : Rupture des glaces dont les gros morceaux sont emportés par le courant. La grande débâcle est la rupture générale des glaces du Saint-Laurent.

DÉJEUNER : Au Québec, le premier repas de la journée est le déjeuner ; le midi, on dîne et le soir... on soupe !

DÉPAREILLÉ(E) : Qui n'a pas son pareil.

DÉPRENDRE : Libérer de.

DÉSAMER (se) : Ne pas savoir où donner de la tête au risque même de perdre son esprit, son âme.

DESCHAMBAULT : Petit village de la rive nord du Saint-Laurent, situé à peu près à mi-chemin entre Trois-Rivières et Québec, et faisant face au comté de Lotbinière.

DÉSOUCHER : Enlever les souches qui se trouvent dans un champ.

DÉTARAUDER : Démêler.

DÉVIRER (se) : Se tourner vers.

DRAVEUR : Ouvrier forestier occupé au flottage du bois.

E

EAU D'ENDORMI : Soporifique, eau magique qui endort celui qui en boit.

ÉCARTER (s') : Sortir du chemin, se perdre. *Je me suis écarté* = je me suis perdu.

EMPLETTE (faire) : Accoucher.

ENCOLÉRER (s') : Se mettre en colère.

ENGAGÈRE : Fille engagée comme domestique.

ÉPEURANT : Qui fait peur.

ÉPLUCHETTE : Fête populaire durant laquelle on épluche et mange des épis de maïs.

ÉPOUVANTE (à la belle) : À toute vitesse, très rapidement, à tombeau ouvert.

ÉTÉ INDIEN : Nom donné au temps exceptionnellement doux qui, parfois, se manifeste de la fin septembre à la fin octobre.

F-G

FANTASSE : Frondeur, effronté.

FAUX-FUYANT : Sentier caché qui s'insinue dans la forêt.

FOIN : Danse folklorique.

FONDS : Sol où reposent des eaux. Dans le cas qui nous occupe (les fonds du village de Saint-Antoine-de-Tilly), il s'agit des battures particulières de ce petit village de la rive sud du Saint-Laurent.

GALIPOTTE (courir la) : Aller s'ivroger, prendre un coup, fêter à outrance.

GAROCHER (se) : Se lancer, se projeter (mais aussi, dans un autre

contexte, *faire des dépenses excessives*).

GATINEAU : Rivière du Québec, affluent de l'Outaouais, située au nord-ouest de Montréal.

H

HERBES ÉCARTANTES : Plantes magiques qui empêchent de voir les sentiers et font que les voyageurs se perdent en forêt.

HOMMERIE (*expression*) : Là où il y a des hommes, il y a de l'hommerie = là où il y a des êtres humains, il faut s'attendre à toutes les bassesses dont ils sont capables.

HURONS : Nom français donné à une tribu amérindienne du Canada. En langue huronne : *Wendat*. Les Hurons, peuple pacifique, furent sauvés de l'extermination par les jésuites (à la fin du XVII^e siècle, lors des guerres iroquoises) qui les établirent près de Québec, où ils sont toujours aujourd'hui (au village de Wendaké).

I-J-K-L

ICITTE : Ici.

ÎLE D'ORLÉANS : Grande et fort belle île du Saint-Laurent située tout près de Québec.

LANORAIE : Petit village situé non loin de Montréal.

LÉVIS : Ville qui se trouve sur la rive sud du Saint-Laurent, tout juste en face de Québec. Ce nom n'a aucun rapport avec les blue-jeans...

M

MAGANER : Blessé. Selon le contexte aussi : malmener, maltraiter. Un vêtement peut aussi être magané : *un vieux chandail magané* = un vieux pull râpé.

MALDISANT : Médisant.

MALEMORT : Mort violente ou qui advient dans des circonstances tragiques.

MALINE : Maligne (dans notre conte signifie « futée, astucieuse »).

MANITOU : Nom que les Amérindiens donnaient à l'esprit du Bien et du Mal.

MARINGOUIN : Moustique du Canada piqueur et très vorace.

MASKINONGÉ : Mot amérindien qui désigne une espèce de grand brochet.

MASHTEWIATSH : Village montagnais (amérindien), aussi appelé Pointe-Bleue, situé au lac Saint-Jean.

MILE : Mesure de longueur équivalent à 1,6 km.

MITAINE : Moufle.

MONTAGNAIS : Tribu amérindienne qui, au XVII^e siècle, occupait la rive nord du Saint-Laurent, où ils vivaient de la chasse du caribou (renne du Canada). Ils habitent maintenant des villages comme Mashtewiatsh, Matimekosh, Natashquan (patrie de l'écrivain Gilles Vigneault), Uashat-Maliotenam ou Pakuashipi.

N

NÈGRE-EN-CHEMISE : Dessert fait à base de chocolat.

NAISEU : Niais, sot, stupide.

NICHETTE : La dernière-née d'une famille. On disait autrefois que la *nichette* était toujours la plus belle de la famille.

NOUVELLE-FRANCE : Nom porté jusqu'en 1763 par les possessions françaises du Canada. La Nouvelle-France incluait l'île de Terre-Neuve, la Nouvelle-Écosse, le Nouveau-Brunswick, toute la vallée du Saint-Laurent jusqu'au Niagara. L'influence française s'exerçait sur tous les Grands Lacs jusqu'au Mississippi et, de là, jusqu'aux Appalaches. La capitale de cette région immense était Québec qui, dans la langue des Amérindiens, signifie « détroit ».

O

ODANAK : Village amérindien connu aussi sous le nom de Pierreville.

OREILLES-DE-CHRIST : Grillade de lard salé.

ORIGNAL (-ux) : Élan de l'Amérique du Nord.

OUANANICHE : Mot amérindien signifiant « le petit égaré », qui désigne le saumon d'eau douce.

OUAOUARON : Mot iroquois signifiant « grenouille verte » et qui désigne la grenouille géante d'Amérique du Nord dont les cuisses servent à cuisiner un plat exquis et recherché.

OUTARDE : Canard du Canada.

P

PAIN D'ÉRABLE : Le pain d'érable est le résultat final de l'évaporation de l'eau d'érable qui devient sirop, beurre et, finalement, lorsqu'elle est cristallisée, pain !

PANTOUTE : Du tout. *Rien pantoute* = rien du tout !

PÂQUES DE RENARD (faire des) : Fait des « pâques de renard » celui qui, à Pâques, ne va pas à confesse, ou qui n'y est pas allé depuis sept ans (selon les traditions).

PARTERRE : Pacage, pâturage.

PETIT BLANC : Nom populaire donné au gin.

PETS-DE-SCEUR : Pâtisserie soufflée faite avec de la pâte à choux.

PIED : Unité de mesure valant douze pouces (1 pouce = 2,54 cm ; 1 pied = 30,48 cm).

PIMBINA : Viorne (espèce de plante vivace) à baies rouges. Désigne ici le fruit de l'obier.

PLACE : Endroit. *C'est une belle place* = c'est un bel endroit.

PORTAGER : Action de porter une embarcation d'un cours d'eau à un autre.

PORTRAIT : *Perdre le portrait de quelqu'un* = l'oublier.

POUDRERIE : Neige fraîche que le vent fait tourbillonner.

POW-WOW : Nom donné aux très grandes fêtes amérindiennes et, plus généralement, à toute fête d'importance où l'on mange et l'on boit beaucoup.

PROMENEUX : Promeneur.

R

RACONTEUX : Conteur, celui qui raconte.

RANG : Division particulière des terres agricoles qui s'alignent en bandes de terrains parallèles entre elles mais perpendiculaires à un fleuve, à une rivière ou à un chemin.

RAS (à) : À côté de, tout près de.

RATOUREUX : Personne particulièrement rusée (entre autres en affaires).

REEL : Mot anglais désignant une danse folklorique très rythmée.

RIBÊCHE : Orée, lisière. Partie extrême d'un terrain, d'une forêt, d'un pacage.

RIMOUSKI : Ville importante du bas Saint-Laurent.

RIVIÈRE-QUI-MARCHE : Nom que les Amérindiens donnaient à l'origine au Saint-Laurent.

S

SACRER : Blasphémer, dire des jurons.

SAFRE : Gourmand.

SAGUENAY : Affluent du Saint-Laurent. Cette rivière majestueuse qui coule dans un fjord prend sa source dans le lac Saint-Jean et donne son nom à toute la région qu'elle arrose. Villes principales du Saguenay : Jonquièrre, Chicoutimi, Arvida, La Baie.

SAPINAGE : Branches de conifères, plus spécifiquement de sapin.

SECOUSSE (*faire une, pour une*) : Faire un bon moment, longtemps, pour encore un bon moment.

SEIGNEURIE : Terre appartenant à un seigneur. Sous le régime français, et durant quelque temps encore, la seigneurie était une division administrative et judiciaire de la Nouvelle-France.

SÉRAPHIN : Personnage d'un roman canadien (*Un homme et son*

péché, de C.-H. Grignon) très populaire et connu pour son avarice. Au Québec, pour dire de quelqu'un qu'il est très avare, on dit que c'est un *vrai Séraphin*.

SIMPLE (*faire*) : Locution typique de la région du Saguenay et du lac Saint-Jean. *Arrête de faire simple* = arrête de faire l'idiot(e).

SINGESSE : Improbable féminin de *singe*. Guenon.

SOUPE-AUX-GOURGANES : Soupe de fèves typique de la région du Saguenay et du lac Saint-Jean.

SURVENANT : Personne qui arrive à l'improviste.

T

TADOUSSAC : Petite ville située à l'embouchure du Saguenay et qui servait à l'origine de lieu pour le commerce des fourrures.

TALLE : Touffe de plantes d'une même espèce.

TARTE-AU-SUCRE : Tarte faite avec du lait condensé et du sirop d'érable (miam-miam !).

TIRE : Confiserie à la mélasse.

TOMAHAWK : Hache de guerre dont se servaient les Amérindiens.

TOURTIÈRE : Sorte de gros pâté en croûte composé de pommes de terre, de bœuf, de veau, de porc, de lard salé et, selon les saisons, de venaison. Il s'agit d'un plat traditionnel... très très bon !

TRAVERSER : En « français », *ferry-boat*...

TREMPE : Trempé(e).

TROIS-PISTOLES : Petite ville du bas Saint-Laurent.

TUQUE : Bonnet de laine en forme de cône et surmonté d'un pompon.

TURLUTER : Faire des turlututus avec la bouche en accompagnant la musique.

U-V-W-X-Y-Z

URSULINES : Religieuses de l'ordre de sainte Ursule. Les ursulines jouèrent un rôle de premier plan dans l'établissement de Québec, tant par leur œuvre d'enseignement que par leur dévouement auprès des malades.

VOLEUSE : Danse folklorique.

WINDIGO : Animal mythologique. Invisible et vif comme le vent, il subtilisait le gibier pris dans les pièges des chasseurs.



I

LES CANONS DE FRONTENAC

ENTOURÉE de grandes murailles, défendue par de puissants canons, la ville de Québec domine le fleuve Saint-Laurent du haut du Cap-Diamant. Il s'appelle ainsi parce qu'il brille au soleil d'été comme un diamant au doigt d'une belle princesse. Au sommet est perchée la citadelle qui, par sa position nordique et sa forme étoilée, est un peu la Grande Ourse des forteresses.

Le voyageur qui arrive à Québec, la vieille capitale de la Nouvelle-France, est frappé par l'immense château qui domine majestueusement toute la ville. Ce château est si grand que l'on aperçoit, où que l'on soit, son donjon et ses tours, ses corbeaux givrés et ses gargouilles enrhumées. Ce château, c'est le château Frontenac. On lui a donné ce nom, car il est hanté par le comte de Frontenac. Voici pourquoi.

Il y a de cela très longtemps, quand la France avait la dimension de l'Amérique, Louis de Buade, le comte de Frontenac, était le représentant du Roi-Soleil à Québec. C'était un homme très grand avec une moustache frisée et des yeux bleus. Il portait toujours un large chapeau avec une plume bleue qui, en hiver, devenait blanche de givre, un manteau bleu et des bottes bleues. Il aimait le bleu. Cela le calmait, car il avait mauvais caractère et, quand souvent il s'encolérait, il voyait rouge. Il avait une voix profonde comme une forêt noire. On aurait dit qu'il savait puiser la fraîcheur des ombres pour la verser dans ses paroles, si bien que, lorsqu'il parlait, on avait froid dans le dos.

C'était un homme astucieux et plein d'esprit. À Québec, il était aimé de tous : les coureurs de bois, les Hurons, les ursulines (qui lui cuisinaient des pets-de-sœur) et, surtout, les jeunes femmes dont le comte de Frontenac était friand. Les femmes sont toujours un peu fleur bleue et Frontenac aimait le bleu. Il vouait aussi un amour infini à sa

femme, Madame Azurée de Frontenac, qui était restée à Bordeaux, car elle détestait les voyages. Ils s'adoraient l'un l'autre et la séparation, difficile à supporter, avait un peu déchiré leur cœur.



Un hiver, en l'an 1690, Guillaume d'Orange⁽¹⁾, le roi d'Angleterre, voulut faire un cadeau particulier à sa femme, Marie Stuart, et lui demanda ce qui serait de son goût. La reine, facétieuse et un peu snob, lui dit :

— J'ai entendu que Québec, en Amérique, est une ville imprenable. Il me plairait que vous me la donniez ; mon amour, cher ami, serait alors vôtre à jamais.

Guillaume d'Orange dépêcha alors ses meilleurs vaisseaux, trente-cinq en tout, placés sous les ordres de l'amiral Phipps, le plus téméraire des amiraux – ou, pour mieux dire, des pirates – de la marine britannique. La traversée fut longue et périlleuse. Les Anglais profitèrent de la proximité de pauvres Bretons qui péchaient la morue près de Terre-Neuve pour se distraire en coulant leur embarcation. Puis ils voulurent brûler, pour la piller de ses fourrures, la ville de Tadoussac, à l'embouchure du Saguenay, et ils y seraient parvenus si les habitants n'avaient chargé leurs mousquets jusqu'à la gueule.

Une bande de Montagnais, convertie à la sainte religion par les jésuites, et qui chassait près de Tadoussac, détacha ses hommes les plus valeureux afin d'avertir les gens de Québec du péril qui les menaçait. Arrivés près de la ville, au bout d'un court voyage, ils laissèrent leurs canots d'écorce et continuèrent dans la tourbière jusqu'à la canoterie de la cité fortifiée. Là, il y avait un coureur de

bois, Simonsimacane, qui, parlant couramment le sauvage, comprit le terrible péril qui les menaçait tous. Il les accompagna jusqu'à Frontenac pour servir d'interprète. À la nouvelle de l'approche des Anglais, Frontenac s'altéra beaucoup. Il devint rouge de colère de la pointe des moustaches à la cime du chapeau. En hurlant, il convoqua son état-major pour établir la juste stratégie. Tandis qu'au château de Frontenac on balançait encore sur les mesures à prendre, les vaisseaux de Phipps fendaient les ondes et mouillèrent bientôt devant le port de Québec.

Déjà, la nouvelle avait fait le tour de la ville et les habitants, craignant d'être assiégés, se dirigeaient vers le château pour demander à Frontenac ce qu'il entendait faire :

— Frontenac ! Frontenac ! criait le petit peuple, que ferons-nous pour résister aux Anglais, nous qui sommes si peu nombreux ?

Il n'y eut d'autre réponse à cet appel que le bruit de l'artillerie de Phipps qui canonnait la cité apeurée.

Après un siège de plusieurs semaines, les vivres commençaient à manquer. Les habitants, affamés, avaient l'œil jaune. Nombreux étaient ceux qui ne donnaient d'autres symptômes de vie que des râlements entrecoupés d'une toux sèche. Frontenac, qui était un fin stratège, avait décidé d'attendre, malgré les exhortations de ses conseillers de mener une attaque surprise. Il était habile à tresser des intrigues : on était, en effet, arrivé à l'automne et, bientôt, l'hiver allait prendre. Les glaces se formeraient sur le fleuve et éventreraient les bateaux anglais. Il n'y aurait alors nul combat à livrer, il suffirait de laisser mourir les marins britanniques de froid ou du scorbut(2). Tel était le plan de Frontenac.

Mais cette attente avait un prix. De même que les maringouins sont attirés par les marais, de même on dirait que les maladies sont affriandées(3) par les malheurs et, à Québec, on était fort malheureux, malade et famélique. Il ne restait plus qu'un petit bout de gibier qu'il fallait départager. Frontenac décida que la bouchée irait à celui qui ferait le plus beau rêve ; il connaissait le proverbe « Qui dort dîne ». Pour détourner le peuple de la vision constante de sa misère, le sommeil lui apparaissait le meilleur réconfort. Au matin, on se bouscule et on se chamaille pour la bouchée, on se met enfin en rang et chacun raconte son rêve :

— Moi j'ai rêvé, dit Jean, que je me mariais avec la plus belle femme du monde.

Exclamation de la foule. C'était un beau rêve.

— Moi, repartit Ambroise, j'ai rêvé à la Sainte Vierge que j'ai vue dans toute sa beauté.

La foule fit le signe de croix en murmurant.

— Moi, poursuivit Paul, j'ai rêvé que je voyais le bon Dieu en personne.

La foule était admirative.



C'était au tour de Denis, le cuisinier, de raconter son rêve. D'abord, il ne parla pas, mais la foule le pressait à faire connaître son rêve. Denis hésita encore, mais après avoir reçu une grosse taloche de grand Savard, il dit :

— Je pense avoir fait un beau rêve. J'ai rêvé que j'ai mangé le morceau de gibier et, je vois que mon rêve devait être vrai, car je ne l'ai plus trouvé ce matin !

Le gros Savard et la foule furibonde auraient tué le pauvre Denis à coup de claques, si un cri n'avait retenti au loin :

— Eh ! Il y a un Anglais qui s'amène par ici avec un drapeau blanc !

La foule s'agita. Frontenac, lui, restait impassible. À la hâte, il réunit au château ses conseillers, les échevins, le chef des Hurons et celui des Montagnais pour leur livrer son plan.

— Messieurs, dit Frontenac, il ne saurait être question de pactiser avec Phipps. Une mort courageuse est préférable à une vie sans gloire. Seulement cette vie a un prix. Puisque nous sommes bien peu nombreux à tenir la ville, j'ordonne que tous les habitants se placent le long du chemin où passera l'émissaire anglais et l'accompagnent en faisant un grand vacarme. L'étranger, auquel on aura d'abord bandé les yeux, se convaincra facilement que nous sommes des milliers à protéger la forteresse.

On trouva l'idée excellente.

— Les Hurons et les Montagnais, continua Frontenac, se posteront à la place Royale, près du port, afin de repousser toute tentative de débarquement.

— Comment faire confiance à ces sauvages, dit un sous-officier, eux qui ne combattent que pour de l'or au lieu que(4) nous luttons pour l'honneur ?

— Chacun combat pour gagner ce qui lui manque, monsieur, répondit Frontenac, les sauvages, comme vous dites, seront au lieu indiqué.

Les Amérindiens acquiescèrent.

— Mais, dit un échevin, les Anglais sont si nombreux, comment ferons-nous s'ils devaient nous attaquer ?

— Il importe peu, monsieur Couillard, vociféra Frontenac, de savoir combien il y a de navires devant Québec ! Ce qui compte, c'est d'avoir un boulet pour chacun d'eux. À présent, messieurs, allez agencer vos habits, sortez vos jabots et vos dentelles, parez vos femmes de leurs atours et rejoignez-moi ici, afin que l'Anglais croie nous surprendre tandis que nous faisons un banquet.

Une heure plus tard, l'émissaire anglais débarquait. Il marcha un peu, traversa la place Royale déserte, sans voir les Amérindiens bien cachés dans le sous-bois, puis il arriva à la porte de la ville. Il heurta. Cela fit trois coups secs. Un marin dans son bel habit gris et bleu lui ouvrit. Il lui banda les yeux et s'apprêta à le conduire dans la ville haute, au château.

Comme prévu, les habitants qui, tout au long du chemin, suivaient l'Anglais firent un charivari. Un tintamarre incroyable. On aurait dit un sabbat de sorcières et de démons tant les cris étaient épouvantables. L'Anglais eut peur et se dit en lui-même qu'il devait y avoir plusieurs centaines de milliers de personnes dans la ville. Il songea aussitôt à l'équipage de Phipps dont les privations avaient creusé les joues. Arrivé au château, on le fit entrer dans la plus belle salle. L'Anglais entendait de la musique de fête. On lui enleva son bandeau. Quelle surprise ! Tandis qu'il croyait trouver un peuple affamé et blême, il voyait des gens bien gras (certains avaient mis deux manteaux pour sembler plus gros), au teint rougeaud (quelques-uns s'étaient fardés avec du sang), bien habillés et... ayant fini de festoyer, comme en témoignaient les os dans les assiettes. Le siège semblait n'avoir eu pour eux aucune conséquence ! L'Anglais fut contrit, mais n'en montra rien.



Comme on lui avait dit que Frontenac s'habillait toujours de bleu, il s'avança vers le grand homme en bleu à la moustache retroussée.

— Monsieur de Frontenac, dit l'émissaire avec un petit accent anglais, je viens de la part de l'amiral Phipps.

— Phipps ? Qui est-ce ? Ah ! vous voulez sans doute parler de ce monsieur qui est en rade dans notre port ? Oui, bon, je vois. Que veut-il ? Régler son droit de séjour ? Ce sera cent louis.

On rit fort. L'Anglais continua :

— Phipps n'a que quatre mots pour vous, monsieur : *Abandonnez ou vous mourrez.*

— Et moi, monsieur, je n'en ai que trois : Allez au diable !

On rit encore plus fort. Mais l'Anglais insista :

— Au nom de Guillaume d'Orange, je vous somme de rendre

Québec immédiatement.

— Guillaume d'Orange ! hurla Frontenac en furie.

L'Anglais devint blanc. De même que l'on ne parle pas de corde dans la maison d'un pendu, de même l'on ne devait pas prononcer le nom de Guillaume d'Orange devant Frontenac, car le comte détestait presque autant l'orange qu'il pouvait aimer le bleu.

— Que dois-je référer à Phipps, monsieur de Frontenac ? demanda l'Anglais impressionné par cet emportement.



Frontenac recula, rouge de colère, ramassa son chapeau, sortit une tabatière, prisa et dit :

— Dites à Phipps que je lui répondrai par la bouche de mes canons !

L'Anglais, décontenancé, trembla. On lui banda les yeux et il partit, le cœur lourd, se rembarquer sur le vaisseau amiral.

Sur les navires, à la nouvelle que les habitants de la ville se portaient bien, qu'ils étaient plus nombreux que les rapports ne le laissaient prévoir, qu'on y faisait même des fêtes, qu'on y chantait, les marins perdirent tout leur courage. Certains soupiraient et laissaient entendre quelques touchantes plaintes. Trop de temps était passé pour espérer une victoire ; l'espérance, si elle fait un bon déjeuner, est un horrible dessert.

C'est le bruit des canons de Frontenac qui les sortit de leur étourdissement. Un bateau, déjà, était coulé. Boum ! Boum ! Paf ! Caboumboum ! Un autre bateau ! Les marins qui s'étaient jetés dans le fleuve pour esquiver les boulets étaient rapidement emportés par les eaux impétueuses du Saint-Laurent aux mille tourbillons. Ceux qui atteignaient la rive étaient ajustés par les Amérindiens qui leur décochaient des flèches.

La victoire fut totale ! Québec était libérée !

La nouvelle de la défaite vint aux oreilles de la reine d'Angleterre qui en conçut bien du déplaisir. Elle se fâcha avec le roi et lui déclara, indignée :

— Monsieur, vous avez été incapable d'offrir à ma couronne les diamants de Québec, comment croyez-vous que je puisse, à présent, vous donner mon amour ? Je vous hais !

Guillaume d'Orange riait jaune. Il s'en alla trouver un sorcier qui vivait dans une cabane, près de la tour de Londres. Là, avec ce triste compère, une noire vengeance dans l'âme, il lança un sort à Frontenac.

— Puisses-tu, toi Frontenac, n'être plus aimé de ta femme, qu'elle refuse désormais tout ce qui vient de toi !

Quelques années passèrent. Frontenac, dans son bel habit bleu, aimé du peuple de Québec, continuait de gouverner avec justice et esprit. Un jour qu'on lui avait amené un homme accusé d'intelligence avec l'ennemi(5), il répondit en le faisant relâcher que cet homme devait forcément être innocent, l'intelligence n'ayant rien à voir avec les Anglais.

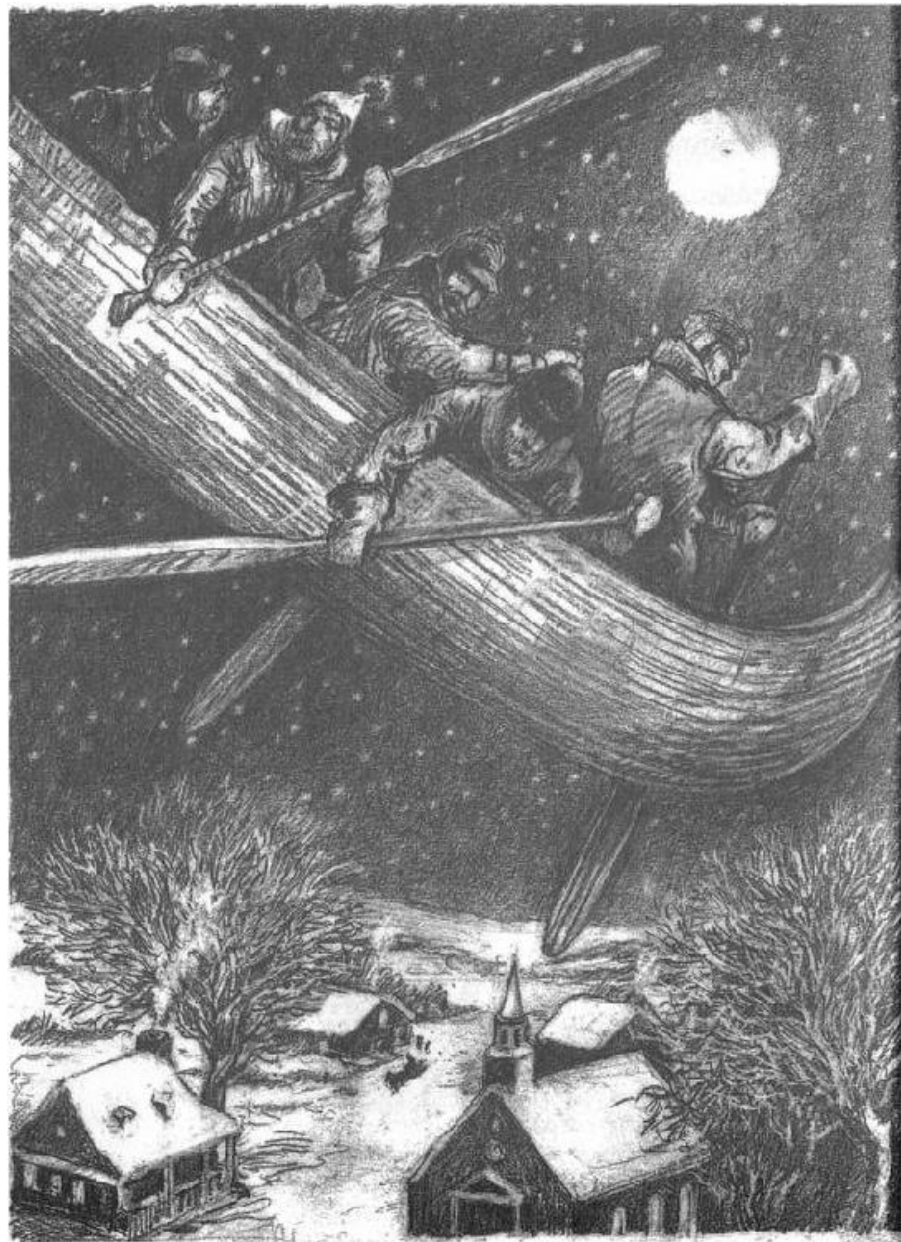
Cependant, il avait dans son cœur un sourd chagrin. Sa femme ne répondait plus à ses lettres. Des messagers, de retour de France, lui avaient dit qu'elle ne l'aimait plus, qu'elle s'habillait avec des robes orange et qu'elle festoyait avec le grand monde de Paris. Le soir, quand il était seul dans son château, Frontenac pleurait à fendre l'âme.

Enfin, par une nuit très froide, il sortit sans son couvre-chef à plume bleue. Une bise glaciale soufflait. Son cerveau se congela rapidement, et Frontenac, en un soupir, mourut.

Dans son testament, il demandait d'être enterré sous la cathédrale de la ville et qu'on envoie son cœur à sa femme, pour qu'elle sache qu'il avait toujours conservé intact son amour pour elle. Cependant, lorsque le coffret d'argent tapissé de velours contenant le précieux dépôt parvint chez la comtesse, celle-ci le refusa. La malédiction de Guillaume d'Orange se poursuivait. La femme renvoya le cœur à Québec où, mystérieusement, il disparut.

C'est pourquoi il advient parfois que les hôtes du château Frontenac entendent résonner dans ses salles de tristes soupirs. Il advient même que l'on aperçoive briller, à la fenêtre d'une tour, au fond d'une meurtrière ou dans l'étroit espace des créneaux, une petite lumière bleue. C'est le comte de Frontenac qui revient au château se plaindre et pleurer ses amours perdues ; c'est Frontenac qui, les soirs de poudrerie, revient astiquer la bouche de ses canons.





II

LA CHASSE-GALERIE

*Celui que le diable ne peut encorner,
il le darde de sa fourche.
Ce conte en est l'illustration.*

AUTREFOIS, les nuits étaient plus noires qu'aujourd'hui. Les étoiles brillaient davantage et la pleine lune ressemblait à un gros pain de sucre. L'hiver, les rares chemins n'étaient praticables qu'en carriole. Et encore ! Souvent, les chevaux s'enfonçaient tellement dans la neige qu'il fallait attendre le dégel d'avril pour aller les déprendre. Quand, en dépit du froid, on se risquait à voyager, on le faisait surtout en raquettes. Dans ces latitudes, la noirceur prend tôt en décembre. Il n'y avait jadis rien d'autre à faire que d'écouter, au coin du feu, les contes des vieux. À cette époque, les vieux servaient à quelque chose. C'est pourquoi on appelle cela l'ancien temps.

Mon histoire se passe donc dans l'ancien temps. Les hommes partaient alors six mois dans les chantiers, employés à la coupe du bois, au fond des forêts les plus impénétrables du monde. Ils travaillaient dur. Ces gars-là n'étaient pas ordinaires et le temps, qui est pourtant bien pire qu'une lime de ferrailleur, n'entamait pas le visage de ces hommes. Ils étaient comme fabriqués en granite. Mais, quelque robustes qu'ils fussent, ils ne pouvaient supporter d'être éloignés de leurs femmes. C'est normal, ils n'étaient pas faits en bois.

Les femmes, en effet, n'allaient jamais aux chantiers. C'était trop loin et cela portait malheur. Elles gardaient plutôt la maison et s'occupaient des enfants.

Le démon – qui vient souvent au Canada quand il est las des tropiques infernaux car il est certain d'y trouver toujours une brise rafraîchissante – savait que ces rudes travailleurs avaient une faiblesse : ils aimaient trop leurs femmes. C'est par cette faille qu'il s'insinuait en eux. Ils avaient alors, comme on dit, le diable au corps.

Une veille du jour de l'An, c'était en 1836 ou en 1837, dans un chantier de la Gatineau, les hommes, au repos, fumaient tristement leur pipe dans le camp. Dehors, la nuit s'était installée depuis longtemps. Il faisait tellement froid qu'on avait dû mettre un foulard au thermomètre. On soupirait fort dans la cabane, surtout que le cuisinier n'avait apprêté, comme tout repas de réveillon, qu'un peu de soupe au lard salé. Chacun pensait à sa famille lointaine, là-bas, à Lanoraie, et imaginait les rires de la fête et la table bien dressée : de la tourtière fumante, des cochonnailles rôties, des oreilles-de-Christ, des confitures aux atocas, du pimbina, de la soupe aux pois, des nègres-en-chemise, des cuisses de ouaouarons ! Les estomacs croassaient ! La nostalgie de la maison s'insinuait par le ventre plutôt que par le cœur.

— Il faudrait bien trouver un moyen d'aller voir nos femmes ! dit Marc-Henri, que l'on appelait familièrement « Bouleau ».

— Es-tu en train de nous suggérer de courir la chasse-galerie, mon Bouleau ? dit Alphonse.

— Que dis-tu là, Laflûte (c'était le surnom d'Alphonse, parce qu'il turlutait sans cesse), marmonna Bernard, craintif. La chasse-galerie, le diable, ce ne sont que des menteries !

— Je n'en suis pas si certain, répondit Pitou qui venait de rentrer dans la cabane, la canadienne enneigée et la barbe couverte d'un manteau de glace.



Pitou leur expliqua alors qu'il avait déjà couru la chasse-galerie, autrefois, durant l'année du *grand choléra*⁽⁶⁾, et qu'il savait comment faire pour rentrer à Lanoraie en moins de deux heures.

— Encapotez-vous, les gars, mettez vos tuques et vos mitaines, serrez vos ceintures fléchées et suivez-moi !

On s'exécuta en silence, car *courir la chasse-galerie* est chose sérieuse, même dans les contes.

Quand ils furent tous sortis, Pitou les fit monter dans le grand canot des draveurs, qu'il avait tiré près de la clairière.

— Il sera bientôt minuit, les gars. Montez vite dans le canot ! Notre affaire est bien simple. Je vais évoquer le diable par une formule que je connais. Aussitôt que je l'aurai prononcée, nous nous élèverons dans l'air et nous commencerons à payer. De cette sorte, nous parviendrons, par le ciel, jusqu'à nos femmes !

— Comment pourrons-nous flotter dans l'air ? repartit Bernard avec une moue sceptique.

— Ben... c'est le diable qui va nous porter, répondit timidement Pitou.

— Le diable ne fait pas de crédit ! Qu'est-ce que cela va nous coûter ? s'informa alors Bernard.

— Rien pantoute ! Il suffit de ne pas sacrer, de ne pas toucher de clochers d'église pendant le voyage et de rentrer avant l'aube, sinon...

— Sinon... qu'arrivera-t-il ? questionna La-flûte un peu inquiet.

— Sinon... le diable nous emportera tout droit en enfer avec notre

canot...

C'était raide. Mais quand on a le diable au corps, généralement, on n'en aperçoit pas la fourche. On s'embarqua donc. Pitou prononça une formule étrange :

— *Caïdemór Lerricht ! Caïdemór Lerricht ! CAÏDEMÓR LERRICHT !*

— Je ne savais pas que tu parlais anglais, Pitou, fit le cuisinier.

— Innocent ! C'est pas de l'anglais ! C'est du langage de diable ! répondit Pitou en gesticulant, debout, dans l'embarcation.

Pourtant, le canot ne bougea pas. On se demanda pourquoi et, après avoir cherché un moment, on en comprit la cause.

— Qui est allé à confesse à Pâques ? demanda Pitou.

Le cuisinier leva le doigt.

— Alors je regrette de te dire que tu n'aurais pas dû... Pour *courir la chasse-galerie*, proclama doctement Pitou, il faut avoir régulièrement déserté le confessionnal.

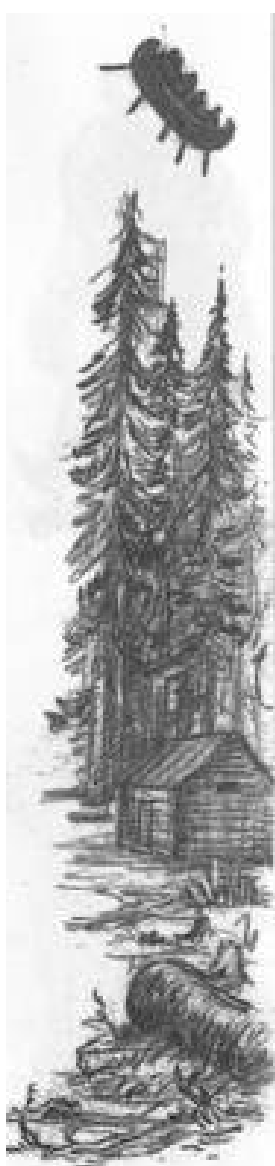
— Tu veux dire, Pitou, qu'il faut avoir fait des *pâques de renard* ? questionna le cuisinier.

— C'est ça ! répondit-il. Tu comprends vite mais il faut t'expliquer longtemps ! Attends-nous ici, le cuisinier, et protège le camp des loups !

Le cuisinier était fort déçu. Il aurait aimé passer la veille du jour de l'an avec sa femme. Tristement, il débarqua du canot qui, soudain, s'éleva à plus de cinq cents pieds(7). Ensuite, le cuisinier vit les hommes commencer à ramer et le canot, flottant dans le ciel, disparut de l'horizon troublé par les cimes d'épinettes et de sapins, ne laissant derrière lui qu'un sillon de poussières étoilées.



Nos coureurs de chasse-galerie voyageaient depuis près d'une heure. La nuit était belle. La pleine lune éclairait d'une lumière diaphane la forêt enneigée. Le froid avait gelé la barbe et la moustache de nos hommes. Au début, ils ne virent que des arbres, puis, au loin, des lumières, des maisons, des villages et une ville : Montréal. Bernard était au gouvernail. Pilote habile sur les rapides, dans le ciel c'était une autre histoire ! Il craignait de s'accrocher à un clocher d'église. Imaginez alors la descente ! Jusqu'en enfer ! Personne ne parlait. Les rameurs étaient sérieux et tendus comme à leur première communion. Ils craignaient trop de lancer un juron funeste ! Le plus difficile fut de passer entre les clochers de Notre-Dame de Montréal, car ils sont imposants. Quand Bernard n'était pas ivre, en tout quelques jours par année, c'était un assez bon rameur. Par chance, il était à jeun ce soir-là et faisait office de timonier céleste.



Les autres ramaient en cadence. Le canot filait droit dans l'azur. Il fendit un petit cumulus et Bernard, encore un peu ennuagé, se mit à compter les clochers, pour ne pas manquer Lanoraie : Longue-Pointe, Pointe-aux-Trembles, Repentigny, Saint-Sulpice... Enfin, dans l'horizon obscur, se détachèrent les deux flèches d'argent de Lanoraie. Les rameurs firent alors des manœuvres avec leurs avirons, Bernard donna du timon puis, en douceur, le canot descendit, glissa sur la neige molle et s'arrêta à côté de la maison de Bouleau.

On entendait de la musique. C'était le père Caron, le violoneux, qui jouait, accompagné à la bombarde par son fils. Le bedeau, habitué à sonner les cloches, marquait le rythme avec ses cuillères de bois.

La stupeur fut grande de voir arriver les hommes du chantier. On échangea les vœux :

— Bonne année ! Bonne santé ! Le Paradis à la fin de vos jours !



On voulut savoir comment ils étaient venus jusqu'ici et ils promirent de répondre après s'être restaurés, après avoir bu et après avoir embrassé leurs femmes. L'histoire ne dit pas ce qui fut davantage l'objet de leurs ardeurs : la mangeaille, la buvaille ou l'embrassaille. Après deux heures toutefois, nos gars avaient le visage rougi par l'alcool et le fard des bonnes femmes. On fit des gigues, des rigaudons. Les danses se succédaient comme se succèdent les grains d'un chapelet. C'était une soirée pas ordinaire, car les gars revenus du chantier étaient pleins d'énergie ! Le père Caron suait à grosses gouttes, tandis que s'entremêlaient les danseurs emportés dans un *reel* à quatre. Qui ne dansait pas buvait ou marquait le pas. La flûte, entre une bière et un petit blanc, turlutait à s'éclater les joues.

Le diable, c'est bien connu, s'habille de l'ivresse des fêtes. Et, depuis le foyer, il riait en regardant le spectacle à travers deux braises qui brûlaient dans l'âtre.

Le temps passait. Or, il fallait rentrer au chantier avant que l'aube ne se levât. Pitou le savait, et il eut fort à faire pour rassembler sa compagnie. Ils étaient tous saouls, en particulier Bernard qui était le seul à connaître le plus court chemin pour rentrer dans la Gatineau. Cela suffit à dégriser Pitou. Il pressentait le danger. Les hommes ivres risquaient de s'oublier et de lancer quelques sacres retentissants, ou de heurter un clocher, auquel cas... Boum ! En enfer !

Malgré tout, ils réussirent à s'embarquer. Ils saluèrent la compagnie et, après que Pitou eut prononcé les mots magiques, ils s'élevèrent lentement vers le ciel.



Il était clair toutefois que quelque chose avait changé. Le canot zigzaguant, les hommes ne ramaient plus en cadence et ils risquaient à tout moment de se renverser. On tanguait au point que plusieurs furent gagnés, si l'on peut dire, par le mal de mer. Puisqu'ils étaient allés s'ivroger, ils manquaient désormais de force, et le canot ne volait plus très haut ni très vite. Ils faillirent percuter les toits de plusieurs masures. Ils s'échouèrent même sur le toit de l'église de Longueuil, à quelques pieds seulement du clocher ! Laflûte et Bouleau durent débarquer pour déprendre le canot enfoncé dans la neige. Ils y seraient parvenus si toute la banquise du toit n'était tombée au sol, d'un seul coup, entraînant Laflûte, le canot et, avec lui, les rameurs. Laflûte allait sacrer, quand Pitou lui enfonça de la neige dans la bouche. Ouf ! L'enfer était évité !

On recommença à ramer, et le canot, dans les airs, faisait d'étranges courbes. En passant au-dessus de Montréal, Bernard voulut que l'on s'arrêtât, histoire de boire une bière blanche. On refusa. Mais Bernard, énervé par l'alcool, s'agitait comme un damné. Il fallut l'attacher et le bâillonner pour éviter qu'il ne sacrât. Seulement, sans personne d'expérience pour guider le canot, il n'était pas certain qu'on pût rentrer avant l'aube. Dans le canot, il y avait désormais une certaine odeur d'enfer...

Pour calmer les idées des hommes, Pitou demanda à Bouleau, ordinairement bon conteur, de faire une historiette :

— Dis-nous un conte-à-rire, mon Bouleau, le temps passera plus vite.

Bouleau ne se laissa pas tourmenter longtemps, et commença ainsi :

— Il était une fois des gars qui travaillaient dans un chantier appartenant à un Écossais du nom de MacFarlane. Le matin, tôt, les gars déjeunent. Un gros déjeuner avant le travail. Ensuite, ils s'assoient et fument une pipe. MacFarlane arrive et dit aux gars : « Allez travailler ! » Un gars se lève alors et suggère : « Pourquoi ne pas dîner immédiatement ? Comme ça, on n'aurait pas besoin d'arrêter ce midi et de perdre ainsi du temps. » MacFarlane est d'accord. On dîne. Après avoir mangé, les gars s'assoient et fument une pipe. MacFarlane revient et crie aux hommes : « Allez travailler ! » Le même gars de tantôt se lève et propose : « Si on soupait tout de suite, on serait débarrassé de la mangeaille pour la journée et on pourrait rentrer plus tard du chantier. » L'Écossais trouve que l'idée est bonne. On soupe. Mais après avoir soupé, les gars fument et vont se coucher. MacFarlane, alerté par les ronflements, se pointe alors et s'écrie : « Vous n'allez pas travailler, bande de paresseux ? » Le même gars ouvre un œil et lui répond : « Par chez nous MacFarlane, quand on a soupé, on va se coucher ! »

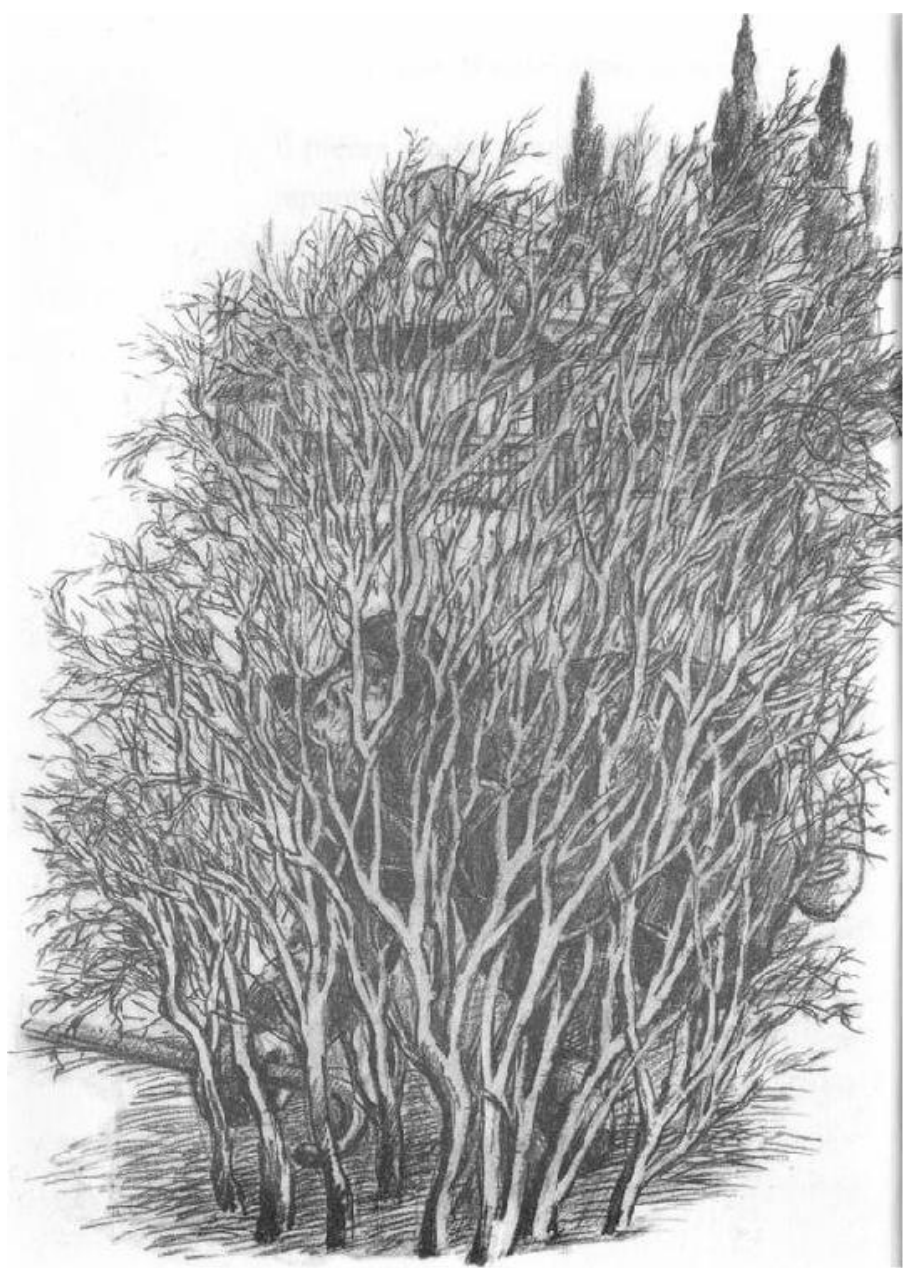
Un rire général ballotta le canot qui arrivait à destination. Mais un ricanement caverneux et sinistre secoua l'embarcation. C'était le diable qui, volant dessous le canot, riait fort de la farce de Bouleau. Or ce rire fit tant peur à Laflûte qu'il laissa tomber sa rame, se renversa, se cogna la tête au fond du canot et... lança un juron sonore qui résonna dans la nuit profonde...

On y était. Pitou pouvait déjà voir le cuisinier qui leur faisait de grands signes. Mais il était trop tard... Une étrange puanteur de soufre les étouffait.

Le cuisinier vit le canot de ses amis survoler le camp. Dessous, le diable, à grands coups d'ailes, emportait avec lui l'embarcation jusque dans les profondeurs de son royaume, dans un vacarme de rires et de cris désespérés. S'étant agenouillé, le cuisinier remercia la bonne sainte Anne de sa fortune, il pleura ses compagnons et promit enfin de rapporter l'histoire de la chasse-galerie. Il lui sembla même qu'une voix, qui se mêlait aux premières lueurs de l'aube, la voix de son ange gardien peut-être, lui murmurait le proverbe :

*Qui veut jouer au renard,
trouve toujours qui veut jouer au chasseur.*





III

LE FANTÔME DE L'AVARE

IL ÉTAIT UNE FOIS près de la petite cité de Jonquière, au royaume du Saguenay, un vieil homme qui habitait seul dans une maison en pierre des champs. Une belle galerie couverte faisait presque le tour de l'édifice, arrêtée seulement par la cuisine d'été qui faisait saillie vers le nord. Le toit, bien charpenté et percé de jolies lucarnes, était recouvert de bardeaux qui changeaient de couleur selon les saisons : brun en été, blanc en hiver. Deux cheminées massives s'élevaient aux extrémités de l'habitation. Plus loin, un appentis frêle et léger protégeait les cordes de bois(8). Le vaste terrain était ombragé par des peupliers et bordé d'une rangée de petits cèdres qui servaient de clôture. On entrait dans ce domaine à travers une porte cochère que défendait un chien, qu'on ne voyait pas, mais dont on entendait à toute heure du jour les aboiements terribles.

Cette grande demeure était habitée par un vieux monsieur au dos voûté qui s'appelait Grégoire Tremblay. À Jonquière cependant, où l'on voyait parfois passer son ombre tordue les jours de marché, on l'avait surnommé « Quinze-cennes » Tremblay, parce qu'il était près de ses sous : c'était un avare plus avaricieux encore que Séraphin !

Son vice ne connaissait pas de limites. Par exemple, il avait cessé de parler le jour où il avait entendu que le silence est d'or et que la parole est d'argent. À l'église, lorsque l'on passait le panier d'osier pour les offrandes, il faisait semblant de mettre une piastre mais, en fait, il en dérobait deux.

« Charité bien ordonnée commence par soi-même », pensait-il pour se justifier.

Il avait ruiné par des intérêts gigantesques toutes les familles qui exploitaient ses terres, si bien que ces terrains, désormais abandonnés, retournaient en friche.

Notre avare vivait en marge du monde et cachait ses richesses au fond de sa mesure. Quand quelqu'un s'approchait de chez lui, il détachait son chien qui courait en jappant après l'infortuné voyageur. Lorsque cet animal mourut, après bien des années d'aboiements et de

mollets martyrisés, Quinze-cennes Tremblay fut triste. N'allez pas croire qu'il avait du chagrin ! C'est qu'il fallait acheter un autre chien et cela représentait une dépense ! Il essaya d'amortir les frais en faisant un bonnet avec la peau du chien, mais le bonnet ressemblait plutôt à un misérable ours en peluche. Il voulut ensuite vendre la viande à deux Attikameks qui passaient par là, en affirmant, misérieux mi-goguenard, que c'était du castor. En vain. Il décida donc de faire le chien lui-même. Quand un étranger arrivait, il se cachait dans un bosquet et se mettait à aboyer. Les soirs de pleine lune, il hurlait comme un loup. Enfin, il laissait des saletés sur le chemin pour faire croire que la bête vivait toujours. La terreur fut grande, car les hurlements mêlaient voix humaine et cris animaux. On parla donc de l'existence d'un loup-garou.

Vous comprenez bien que plus personne n'osa emprunter le chemin conduisant chez Quinze-cennes Tremblay. Après plusieurs années, cette route, lentement, fut recouverte par des talles de bleuets sauvages pour disparaître enfin complètement des regards et du souvenir des hommes.

De nombreux hivers passèrent. Combien exactement, on l'ignore. Mais il en passa tant que les petits arbres pas plus grands que des brins d'herbe devinrent assez grands pour que les enfants y construisent des cabanes.

Un soir d'hiver, le jeune professeur Elzéar Ouellet qui, enfant, avait construit des cabanes dans ces arbres-là, se prépara pour partir de Jonquière afin de rentrer à Hébert-ville, rejoindre sa famille. C'était la veille de Noël, et ses bagages étaient gonflés de cadeaux. Mais quel voyage ce devait être ! Il faisait un temps à ne pas mettre un chien dehors ! Il y avait un vent à écorner les bœufs.

— Apparence qu'il y aura une tempête, dit un curé à Elzéar.

— Beau dommage, monsieur le curé ! Mon cheval en a vu d'autres !

Il s'installa dans sa carriole et partit aussitôt. Bientôt il fut recouvert de neige et, après quelques miles, il ne vit plus rien. Il dut se rendre à l'évidence : la tempête était bien prise, la nuit se confondait avec la forêt et les rafales de neige l'étouffaient.

« Beau dommage, monsieur le curé ! » pensa-t-il tristement, et il regretta sa forfanterie.

Ne pouvant continuer en carriole, il décida de mettre ses raquettes, de prendre son sac et de chercher quelque retraite de chasseur qui aurait pu lui offrir un abri pour la nuit. Il cherchait et il cherchait ! Toujours en vain ! Désormais, il était perdu : il s'était écarté définitivement. Dans la panique, il entendit japper derrière lui. Un chien semblait le poursuivre. Seul dans la tourmente, ainsi égaré, un

chien aux troussees, le pauvre Elzéar était bien mal amanché. Mais c'est bien connu, quand le bon Dieu ferme une porte, il ouvre une fenêtre. Et Elzéar fut heureux d'apercevoir soudain, au loin, la lueur d'une petite lumière qui filtrait à travers les carreaux d'une fenêtre. Quelle chance !

— Une maison ! Je suis sauvé !



Elzéar se mit à courir de toutes ses forces. Derrière lui, les aboiements du chien se faisaient plus forts, plus distincts. La peur le transporta, et Elzéar courut encore plus vite puis, après être passé sous une porte cochère, il se trouva devant une vieille maison en pierre des champs. Il gravit l'escalier de la galerie et arriva devant une grande porte. Il tira la sonnière.

— Vite ! Vite ! Ouvrez-moi ! Je vous en prie ! Je suis dans le besoin ! Au secours !

Il y eut des pas lents dans la maison, des bruits de chaînes et, enfin, lorsque l'on eut tiré la chevillette et que la bobinette eut cherré (ce qui sembla une éternité à notre jeune ami !) la lourde porte s'ouvrit.

— Soyez le bienvenu, dit à Elzéar, d'une voix profonde comme une caverne, un vieillard décrépi et mal rasé, au teint hâve et aux yeux noirs.



Elzéar ne se fit pas prier, surtout que le chien aboyait encore derrière lui.

— Merci monsieur ! Que je vous donne la main !

Elzéar enleva l'une de ses mitaines et, bien qu'il eût lui-même la main gelée, celle du vieillard la glaça davantage. Vivement, il la retira de celle du vieux monsieur. Il jeta alors un coup d'œil surpris à la maison.

L'intérieur était riche et accueillant. Un beau plancher verni tout en érable, des murs recouverts de cèdre (ce qui conférait à la demeure un exquis parfum), une grande table en chêne, des chaises aux motifs floraux sculptés, un vaisselier teint avec du sang de taureau, plusieurs coffres recouverts de métal aux décorations imprimées. Dans l'âtre un bon feu s'agitait. Partout, des panaches d'originaux rappelaient des automnes aux chasses généreuses. Une superbe horloge comtoise marquait la paix des heures passagères. L'horloge sonna douze fois.

— Minuit, dit sourdement l'hôte d'Elzéar.

— Pardonnez-moi de survenir à cette heure, répliqua le voyageur tout enneigé. Joyeux Noël quand même, mon bon monsieur !

— Il est minuit, murmura le vieillard.

Dans l'émotion, Elzéar avait plutôt considéré la demeure qu'il n'avait toisé le vieux. Comme il était pâle ! Comme il était maigre ! Comme sa voix était grave ! Dans son œil brillait une lueur étrange. Et que dire de ses vêtements tout en guenilles ! Le vieil homme était habillé comme la chienne-à-Jacques !

— C'est un bel adon qui vous porte jusqu'ici, ricana malicieusement le vieux, j'allais justement me mettre à table...

Elzéar enleva donc son capot, car on ne mange pas avec ses vêtements d'hiver : cela réchauffe la bière. Sur la table se trouvait un splendide couvert qu'il n'avait pas remarqué au début. Il alla s'asseoir au bout de la table. Le vieux, lui, se rendit lentement à l'autre extrémité. Quand le vieillard marchait, on n'entendait pas craquer le plancher de bois.

Étrange... Un magnifique bouquet de fleurs rehaussait les dessins délicats de la porcelaine de Chine. Un candélabre en fer forgé lançait dans l'air mille illuminations.

Elzéar avait grand'faim et il se jeta à coups de cuillerées gigantesques dans la soupe-aux-gourganés. Comme il était saffre, il en mangea tant et tant qu'il crut vider la soupière, mais elle ne se vidait jamais. Étrange...

Ensuite, il trouva sur la table des cretons, de la tourtière et de la tarte-au-sucre. Alors qu'il terminait une pointe de tarte, il observa autre chose qui lui parut singulier. Comment le vieux faisait-il pour lui présenter des plats qui n'étaient plus de saison ? Il y avait belle lurette que le temps des gourganés et des sucres était passé ! Les fleurs, d'où venaient-elles donc ? Et le vieux lui-même ne semblait pas avoir mangé... Étrange...

L'horloge sonna soudain douze coups.

— Il est minuit, soupira le vieil homme.

— Encore ! Ah ça ! mon maître, mais il est donc toujours minuit chez-vous ?

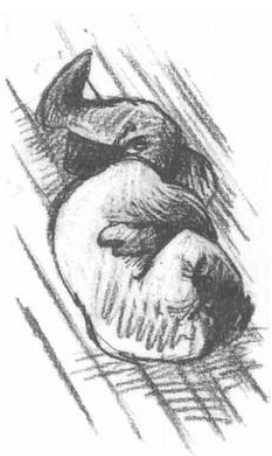
Le vieux alors se dressa sur son séant, ou plutôt il s'éleva dans l'air léger. Il devint encore plus blanc qu'il ne l'était, puis il se mit à flotter comme un nuage. Elzéar sentit que son cœur allait s'arrêter. Ce vieillard à la main si froide, au teint si pâle, à l'œil si noir... oui ! c'était un fantôme ! Le jeune homme s'agrippa à sa chaise. Il aperçut alors que la flamme des chandelles du candélabre n'était pas ordinaire ; chaque petite flamme était en fait un feu follet qui s'agitait joyeusement, et le feu qui dansait dans l'âtre brûlait de lui-même, sans l'aide de bois ou de charbon !

Elzéar voulut hurler et se sauver à grandes enjambées mais, inexplicablement, il ne pouvait ni crier ni courir : il se trouvait comme paralysé de peur et de stupéfaction.

« Quelle est cette sorcellerie ? » pensa Elzéar qui se voyait défaillir.

— Mon jeune ami, dit alors le vieux fantôme, je suis Grégoire « Quinze-cennes » Tremblay. Il y a des lustres que j'attends qu'un voyageur égaré, qu'un survenant, passe par ici la nuit de Noël. Jadis, par une nuit semblable à celle-ci, un jeune homme qui s'était perdu en forêt parvint à ma maison. Il frappa pour que je lui ouvre. Je l'entends encore :

— Ouvrez monsieur Tremblay, ouvrez-moi, il fait froid et je vais mourir si vous ne me faites point entrer ! Il est de tradition de toujours accueillir avec joie le survenant ! Au secours, j'ai tant froid !



« Mais mon cœur, à force de vouloir des pierreries, était devenu lui-même comme de pierre. Je craignais que ce ne fût là quelque ruse pour voler mes trésors et vider mes coffres précieux ! Or, dans le coffre de l'avare, dort le diable... il est dans le coin de chaque pièce d'argent et je l'ignorais ! C'est lui qui pousse l'avaricieux à accumuler avec sueur ce dont il devra tôt ou tard se départir avec des larmes ! C'est lui encore, je le sais maintenant, qui m'empêcha d'ouvrir la porte. Tandis que le pauvre garçon frappait et frappait, moi je mangeais comme un glouton, et je m'enivrais ! Il frappait encore lorsque je décidai d'aller au lit pour m'endormir sur mon matelas bourré de billets. Il mourait lentement de froid tandis que moi, je réchauffais mon âme à la pensée de mes richesses.



Le fantôme trembla un peu, car les fantômes, on s'en doute, sont légèrement vêtus. Après avoir toussé, le fantôme de l'avare reprit :

— Je fus si vil, que Dieu, tout encoléré, me fit mourir le lendemain. Voici comment : j'avais caché une pièce d'or dans une cruche de whisky. Mais, lorsque je voulus boire un coup, j'oubliai ma précaution et je m'étouffai avec l'écu. Je devins tout bleu et mon cœur cessa alors de battre. J'ai été condamné à la fantômerie, à errer dans cette maison, dans l'attente qu'un autre survenant soit porté par le destin jusqu'ici la nuit de Noël. Toutefois, un démon, en aboyant, effrayait les voyageurs qui n'osaient venir se réfugier chez moi. Je vous remercie. Grâce à vous j'ai pu, en vous accueillant avec bonté, sauver mon âme de la damnation éternelle. Il ne faut jamais oublier de bien recevoir celui qui survient à l'improviste ! Adieu.

Le fantôme disparut et Elzéar entendit un hurlement semblable à celui d'un loup : c'était le diable enragé d'avoir perdu une âme pour son enfer. Le hurlement fit sur Elzéar une impression aussi forte que le fantôme si bien que, à bout de nerfs, le jeune homme s'évanouit.

Elzéar fut tiré de son évanouissement par un rayon de soleil matinal qui lui réchauffait le nez.

Dans la maison, il ne restait rien du faste de la veille : tout était délabré et en ruine ! Par la porte lézardée entraient un vent qui sifflait bruyamment. Sur le parquet abîmé par les intempéries – car le toit laissait entrevoir le ciel – s'était formé un tapis de givre. Les murs étaient fissurés, les pierres des cheminées avaient été fendues par la

rigueur du climat.

Elzéar se leva, engourdi de sommeil et de froid, puis il fit quelques pas dans la pièce.

— Comme tout est désolant !

En effet, les meubles étaient vermoulus, pourris même. Sur la table, il y avait les restes d'un grand repas putréfiés depuis longtemps. La vaisselle était toute cassée et la soupière ne contenait que le cadavre d'un gros crapaud congelé. Un pot de fleurs, vide et solitaire, semblait avoir perdu le souvenir des lilas et des marguerites. Des panaches d'originaux servaient de plaisants refuges aux écureuils endormis. Un candélabre avait l'allure d'une main griffue et glacée. Partout, dispersés çà et là, des coffres vides, cassés, éventrés.

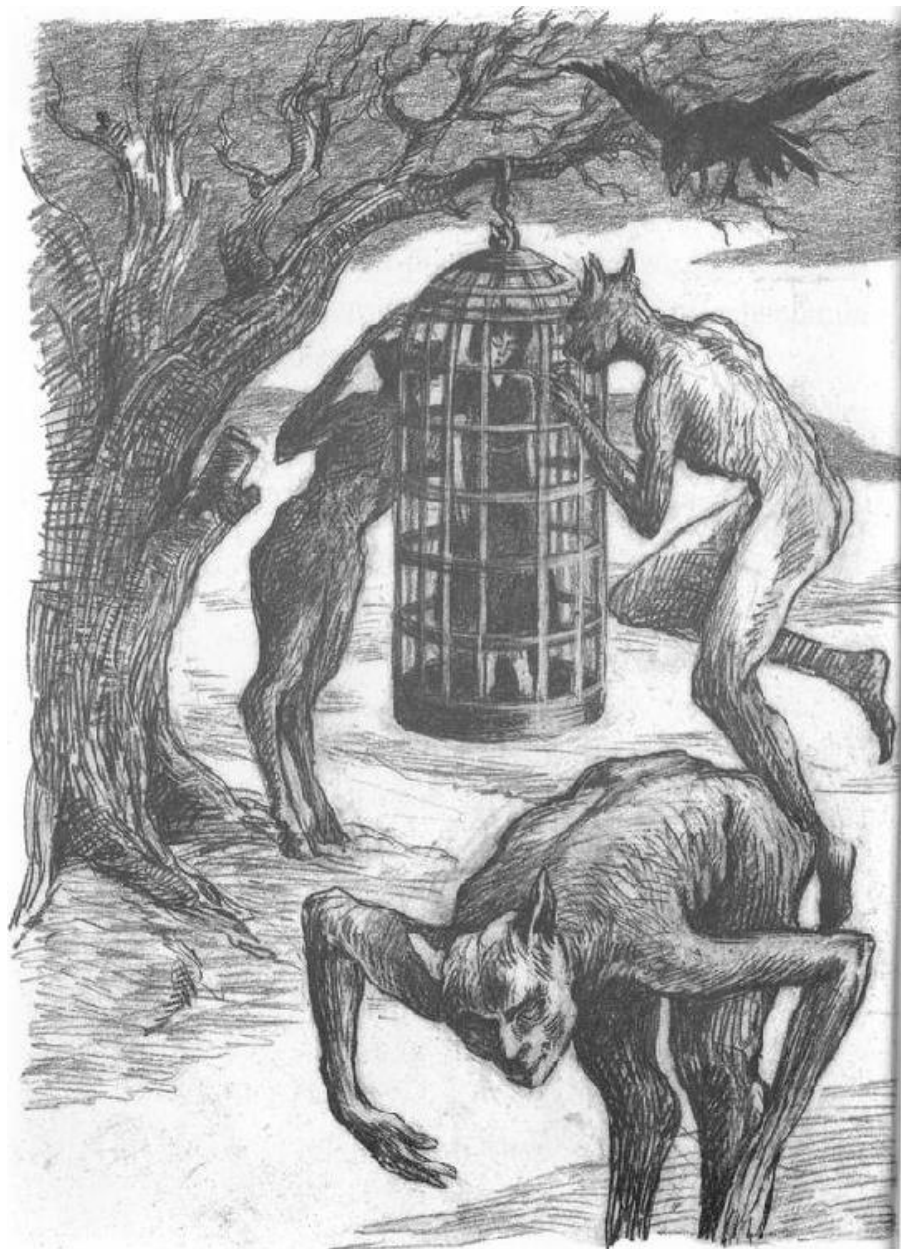
Le jeune homme songea alors à son aventure de la veille : la tempête, l'abolement d'un chien, sa course désespérée vers une maison puis... N'était-ce qu'un rêve ? Le repas somptueux, l'accueil du vieillard... le fantôme... ! Et cette maison abandonnée ! Avait-il rêvé ? Elzéar était-il entré ici pour tomber, vanné de fatigue, sur le parquet abîmé ?

— Quelle histoire à raconter à mes parents ! s'exclama Elzéar en quittant la maison dans l'espoir de retrouver son cheval, sa carriole et ses précieux cadeaux de Noël.

Il sortit donc et n'avait fait que quelques pas dans la neige molle, lorsqu'il entendit un bruit qui le fit tressaillir.

Il s'élança vers la maison, gravit l'escalier pourri, entra dans la pièce et courut vers la cheminée. Son sang soudain ne fit qu'un tour et il comprit alors d'où provenait ce bruit : c'était la vieille horloge comtoise qui sonnait encore les douze coups de minuit...





IV

LA CORRIVEAU

LA CORRIVEAU était une sorcière. Elle avait le pouvoir d'embraser le cœur d'un homme plus facilement que ne brûle une branche d'épinette. C'est pourquoi elle se maria sept fois. Il faut dire qu'elle était belle comme une forêt d'automne, que ses baisers étaient sucrés, que sa peau était fraîche comme la brunante. Ses charmes venaient comme à la rescousse de ses sortilèges.

C'est dans le petit village de Saint-Vallier, où elle habitait, le long du Chemin du Roy, que la Corriveau exerçait, dans le plus grand secret, l'art d'évoquer les morts et celui d'apprivoiser les créatures infernales. Vouloir savoir pourquoi elle préférait le diable au bon Dieu, c'est un peu comme vouloir découvrir pourquoi la nature, pourtant si belle et magnifique, garde en son sein certaines fleurs fort jolies mais dont un pétale, une épine, un grain de pollen même peuvent empoisonner celui qui s'en approche. Il en est ainsi et c'est tout.

L'année de son premier mariage, en 1749, et presque jusqu'à sa mort, on appelait la Corriveau par son prénom : Marie-Josephte. C'était une jeune fille en fleur comme on en trouve dans les romans et les chansons d'amour : d'une simplicité touchante et fantasque à la fois. Elle était l'orgueil de son vieux père, veuf depuis longtemps, une bonne pièce d'homme, à qui le grand âge avait donné une fine couronne de cheveux blancs. Avec la religion, ce qu'il aimait le plus, c'était sa fille. Habile menuisier, comme saint Joseph, son patron, il avait fabriqué les meubles de sa fille, bâti sa maison en forte charpente de chêne. Il avait enfin construit par avance le berceau qui devait accueillir son petit-fils, l'héritier de son nom et de son patrimoine. Imaginez donc sa fierté le jour des premières noces ! Imaginez surtout la stupeur des convives, lorsque de la lourde cloche de fonte de l'église résonna un glas triste et lugubre...



— Ce n'est qu'un tour que nous joue le vent, dit en riant le vieux père aux gens du village. Allons, la ripaille nous attend, mes amis !

— Que la fête commence ! s'exclama un cousin indifférent au fâcheux présage.

— Un épithalame⁽⁹⁾ ! Un épithalame ! Un épithalame ! hurla une tante tout endimanchée.

Les divertissements furent excessifs, fidèles en cela à la tradition. On dansa des gigue, des voleuses, des foin ! Tout le monde se régala de plaisir de la fête. Le vieux père, les yeux humides, regardait comme envoûté sa belle Marie-Josephite – mais nul n'avait remarqué que, durant toute la célébration, elle n'avait jamais souri...

Quelques années passèrent. Le vieux père s'attristait qu'aucun enfant ne vînt animer la maison de sa fille.

« Ce n'est pas ordinaire, pensait-il, les mariages canadiens sont si prolifiques ! Les Bilodeau qui, pourtant, se sont mariés après ma fille, ont déjà cinq enfants ! Devrai-je mourir sans descendance, sans pouvoir serrer contre mon cœur un petit-fils ? »

Et il soupirait fort, et il sanglotait...

Dans la maison de Marie-Josephite pourtant, tout semblait normal. Son mari ne la trouvait pas souriante, certes, mais quand on aime, on oublie tout !

Cependant une nuit, un samedi soir, le mari s'aperçut que sa femme

sortait en douce de la chambre.

« Où va-t-elle donc ? pensa-t-il, je vais la suivre. »



À pas feutrés, il s'insinua derrière elle. Quelle ne fut donc pas sa surprise quand, arrivé au bord du Saint-Laurent, il vit sa femme survoler les eaux pour rejoindre une troupe de diabolins et de sorciers qui faisaient un sabbat infernal sur l'île d'Orléans, en face ! Il poussa un cri ! La femme l'entendit. Défigurée par la colère – elle avait perdu son visage angélique pour prendre celui d'une vilaine sorcière –, elle prononça une formule magique. Le mari se sentit alors attiré malgré lui vers les eaux du grand fleuve. Une force terrible l'attirait au fond. Il voulut appeler à l'aide, mais il n'y eut rapidement que quelques bulles à la surface de l'eau pour troubler la paix de la nuit. Au loin, en silence, la fête des démons se poursuivait.

Le lendemain, on trouva un noyé sur les battures. C'était le mari de Marie-Josephte.

À Saint-Vallier, on pleura le jeune noyé et l'on plaignit la jeune veuve. Or, comme rien n'est éternel, ni le bonheur ni le chagrin, après quelque temps, un prétendant demanda la main de la Corriveau qui, selon l'usage, après avoir pris conseil auprès de son vieux père, accepta la proposition de mariage.

Une autre belle fête. Moins joyeuse que la première, mais agréable tout de même. Elle ne fut troublée que par le glas qui sonna sourdement quand le marié prononça le « oui » fatidique.



Sept mois plus tard, Marie-Josephte fit appeler le docteur Brassard, un chauve à lunettes, médecin de la seigneurie, car son mari était au plus mal. Sur le corps de l'infortuné s'étendait comme une lèpre ou, plutôt, des écailles vertes et gluantes. Le docteur frémit. Il n'avait jamais vu ça ! Il lui administra des remèdes divers, puis avoua à Marie-Josephte que la seule chose vraiment utile à administrer à son mari était les derniers sacrements. Quand le prêtre se présenta, le pauvre homme voulut comme dire quelque chose, mais Marie-Josephte l'empêcha de parler.

— Taisez-vous, mon mari ! Économisez vos forces pour le grand voyage qui vous attend !

Après bien des soubresauts, le malade mourut six heures, six minutes et six secondes plus tard, sans avoir pu parler, mais en pointant toujours du doigt sa femme qui le regardait avec des yeux moqueurs.



Marie-Joseph se maria encore cinq fois, et cinq fois encore on entendit le glas. Le troisième mari fut trouvé étouffé sous des balles de foin, le quatrième mari disparut mystérieusement, le cinquième fit une étrange indigestion, le sixième mourut dans son sommeil.

Puis vint le septième et dernier mari. Il s'appelait Louis Dodier. Celui-là, on le découvrit dans l'étable, presque sous le cheval de trait, le crâne défoncé par ce qui semblait être le fer de l'animal. On fit alors une enquête, et l'on découvrit que Dodier avait été frappé à la tête par une fourche, encore ensanglantée, qui se trouvait non loin de l'écurie.

On suspecta bien sûr Marie-Joseph. Les autorités du village firent la suggestion d'exhumer le corps de son sixième mari, celui qui avait trépassé durant son sommeil, afin d'avoir le cœur net sur ce décès. Le fossoyeur s'exécuta. Quelle ne fut pas l'horreur de toute la petite communauté lorsque l'on découvrit, prisonnier dans le canal auditif du crâne, un petit morceau de métal ! C'était du plomb fondu que la Corriveau avait versé dans l'oreille de ce pauvre mari qui, comme les autres, avait percé ses activités de sorcellerie ! Le plomb brûlant n'avait laissé aucune trace. Il avait coulé doucement dans l'oreille jusqu'au cerveau qu'il avait consumé.

On déterra les autres maris. Le cimetière de Saint-Vallier était jonché d'os et de restes humains que les rigueurs hivernales avaient protégés de la complète putréfaction. De nouvelles circonstances

s'accumulèrent pour accuser la femme scélérate et prouver que ces veuvages n'étaient pas l'effet d'une fatalité. La malemort avait été le destin des maris de Marie-Josephte, que le peuple appela désormais « la » Corriveau.

On l'emprisonna. Elle fut conduite à Québec pour être jugée et pendue. Mais le vieux père de la Corriveau n'arrivait pas à se résigner à la perspective que l'on exécutât sa fille. Il se regarda dans le miroir, vit des rides profondes, aperçut sa tiare de cheveux blancs, considéra ses forces amenuisées et réalisa que sa mort devait être proche. Il eut donc l'idée de s'accuser à la place de sa fille. Ainsi, durant le procès intenté à la Corriveau, tandis que l'avocat de la Couronne prononçait une éloquente philippique(10), le vieillard se leva et dit d'une voix chevrotante :

— Arrêtez le procès ! J'avoue ! C'est moi qui ai assassiné les maris de ma fille !

On comprendra la consternation de la foule, l'étonnement du juge et des greffiers ! L'avocat s'étouffa et en perdit sa perruque !

La Corriveau sourit pour la première fois peut-être de toute sa vie, mais ne daigna pas regarder son père, ni lui témoigner, pour ce sacrifice, pitié ou reconnaissance.

On jeta le père en prison après l'avoir sur-le-champ condamné à mort. La veille de l'exécution toutefois, un jésuite, le père Clapion, vint confesser le vieillard, qui lui avoua (comme il le devait faire dans une confession) qu'il s'était dévoué pour sa fille. Le religieux lui expliqua que son grand âge, que la vérité, que le salut de son âme ne pouvaient laisser qu'une meurtrière reste impunie, même s'il s'agissait de sa fille. Le vieux consentit alors, au prix de son absolution, à révéler la vérité. La justice conduisit donc au gibet Marie-Josephte, « la » Corriveau, meurtrière de ses sept maris. Elle fut pendue à Québec, rue Saint-Stanislas, et son corps, supplicié, fut mis dans une cage de fer que l'on accrocha à un arbre, à la croisée de quatre chemins, près de la pointe de Lévis.

L'affreuse cage de fer resta suspendue longtemps en grinçant terriblement à cause de son crochet rouillé. Les oiseaux de proie allaient bécoter la sinistre dépouille à l'aube et au crépuscule. Le peuple eut peur de fréquenter ce lieu sinistre et il le devait pourtant, car quatre chemins y passaient ! Des histoires terrifiantes se propagèrent alors dans le pays où, le jour, la cage de la Corriveau étendait son ombre accompagnée des grincements du crochet.

On avait remarqué que, sous le gibet, l'herbe était, en permanence, brûlée jusqu'à la racine. Certains assuraient que, la nuit tombée, la Corriveau descendait de sa cage et pourchassait les voyageurs

attardés. D'autres soutenaient qu'elle pénétrait la nuit dans les cimetières et que, vampire bardé de fer, elle s'abreuvait du sang des morts nouvellement ensevelis. Les curés disaient quant à eux que les âmes des chrétiens morts sans extrême-onction lui revenaient de droit. Des individus dignes de foi racontaient qu'ils avaient aperçu de grandes ombres obscures autour de la cage de fer qui murmuraient quelque chose à l'oreille de la Corriveau : c'était des loups-garous qui lui faisaient la cour ! Enfin, le samedi soir, comme cela était son habitude avant qu'on ne l'exécutât, dans un cliquetis de fer et de ferraille, la Corriveau se rendait à l'île d'Orléans pour faire le sabbat des sorcières. Elle regagnait sa place au point du jour.

Cela ne pouvait durer toujours. Un matin, les paysans qui se rendaient à Québec pour vendre leurs légumes constatèrent la disparition de la cage... et de son contenu. C'était le diable, suggérail-on, qui avait emporté avec lui la Corriveau pour la marier, sans doute, à l'un de ses cousins démons.

Plusieurs assurent que l'on voit encore de nos jours la Corriveau traverser le ciel (le samedi, quand il fait nuit noire) à califourchon sur sa cage, juste au-dessus des têtes des grands bouleaux et que... Mais c'est là une autre histoire qu'il faut raconter quand, dans les cieux mitigés de l'hiver, brillent doucement les aurores boréales.





V

LE CAPITAINE-GOÉLAND

IL ÉTAIT UNE FOIS un capitaine de navire qui, durant tout un hiver, avait travaillé, avec deux maîtres charpentiers, à la construction d'une goélette. Ce capitaine n'avait rien ménagé pour que son bateau fût le plus joli à avoir jamais fendu les eaux du majestueux Saint-Laurent. Il avait peint la carène d'un noir mat et la coque d'un rouge vif. Le grand hunier⁽¹¹⁾ était d'une toile blanche et immaculée qu'il avait fait venir de Hollande. Les deux mâts, immenses, s'amusaient à perdre leurs cimes dans les nuages. Le beaupré⁽¹²⁾ élançait hardiment sa flèche argentée en proue. La poupe, rehaussée de fleurs de lys, exhibait fièrement le nom du navire : *Grand Seigneur*.

— À Grand Seigneur tout honneur ! s'exclama le capitaine lorsqu'au printemps le temps vint de baptiser le bâtiment, après qu'il eut été bien calfaté et descendu à la rive par des chevaux.

— Quelle est belle votre goélette, capitaine ! lançaient avec émerveillement tous ceux qui s'étaient rendus au port pour assister à la petite cérémonie.

— Ah ça oui ! Il est beau le *Grand Seigneur* ! dit en riant le capitaine bouffi d'orgueil.

Or, comme il arrive quand on est très heureux, une fête s'improvisa. Quelques-uns allèrent chercher un violoneux, d'autres des alcools, d'autres encore des filles. On dansa, on but et l'on s'embrassa. Tout cela sur la rive, bien à l'ombre des voiles du *Grand Seigneur*.

Le bonheur est petite chose, et il faut être attentif pour le voir. Ce jour-là, le capitaine le voyait très bien, il le berçait dans son cœur et ne doutait pas qu'il voulût embarquer sur son beau navire lorsque, le lendemain matin, lui et son équipage lèveraient l'ancre pour pêcher près de Gaspé. Mais l'homme propose et Dieu dispose. Le bonheur ne voulut point s'embarquer, fût-ce même comme passager clandestin. Le bateau arrivé à la hauteur de Rimouski, une tempête se leva qui mit en difficulté le *Grand Seigneur*.

— Baissez les voiles, hurla le capitaine à ses marins, et à bâbord toute !

Les marins s'agitaient sur le pont, leurs cris se mêlaient au vacarme des lames qui se déchaînaient sur eux. Dans le ciel, des éclairs s'abattaient sur le *Grand Seigneur* avec un claquement épouvantable. Le tonnerre semblait transporter dans l'air la goélette pour la propulser plus loin, au fond de gigantesques ravins aquatiques. Soudain, le navire piqua dangereusement, si bien que les hommes à bord crurent leur dernière heure arrivée. On entama dans la confusion une prière à la bonne mère Marie :

« Ô Vierge immaculée, sauvez-nous du danger ! »

Ce fut tout. Le navire plongea et, quand il réapparut, les marins, plus morts que vifs, constatèrent avec angoisse que le capitaine, qui se tenait au gouvernail, avait été avalé par les flots.

Le *Grand Seigneur* rentra à son port d'attache peu après. On avait hissé un pavillon noir pour que chacun comprît que le capitaine, pauvre homme, était mort en mer. Les deux maîtres charpentiers qui avaient construit le navire avec lui le remirent en état. Il put ainsi reprendre le large, endeuillé certes, quoique aussi splendide qu'auparavant.

Mais les gens de mer ne supportent pas d'être trop longtemps éloignés des embruns et des marées, de leur mât de misaine(13) ou de leur guindeau(14). Au ciel, le capitaine avait la nostalgie de la mer. Il entretenait, des heures durant saint Marin et saint Lô des merveilles de voguer, ainsi que de l'art de la pêche à l'anguille. Il se plaignit plus d'une fois à saint Omer de l'ennui qu'il éprouvait d'être dans les cieux, lui qui aurait tant voulu, au moins pour une heure, retourner sur son *Grand Seigneur* respirer le vent salin du fleuve. Après quelques mois passés ainsi en soupirs et en regrets, le bon vieux saint Laurent, qui se sentait un peu coupable du sort du capitaine, demanda à Jésus de lui permettre de regagner sa goélette au moins un jour. Jésus acquiesça plutôt distraitement, car il devait aller ce jour-là à un concile du pape, à Rome, où l'on parlerait de sa maman.

— Capitaine ! Capitaine ! Venez sur ce nuage ! cria tout excité saint Laurent. J'ai obtenu du bon Dieu que, sous la forme d'un goéland, vous retourniez tout un jour sur votre navire ! Mais attention ! S'il devait vous arriver quelque chose, un malheur frapperait votre beau bateau !!

Le capitaine sautait d'un nuage à l'autre car il était content de cette récréation inespérée ! Il prit même la harpe que sainte Cécile avait à la main et improvisa un air joyeux du pays qui fit hurler le chien du gentil saint Roch(15). Enfin, quand il fut un peu calmé, saint Laurent le transforma en goéland. Le capitaine, ainsi emplumé, survola la mer et se posa doucement sur le plus haut mât du *Grand Seigneur*.

Le bateau, toutes voiles dehors, filait sur l'immense fleuve. Le capitaine-goéland observait depuis une bonne heure ses matelots s'activer sur le pont. Il vit avec satisfaction qu'on ne l'avait pas remplacé. Les hommes, en effet, faisaient en alternance le métier du capitaine. Sur le gouvernail, on avait accroché un morceau de tulle noir en signe de deuil et comme hommage rendu au disparu.

Le capitaine-goéland respirait à plein bec l'air frais de la mer. Il regarda son équipage hisser à bord un plein filet de morues et plusieurs cages remplies de homards gigantesques. Le soleil illuminait en poupe le *Grand Seigneur* dont les lettres d'or étincelaient ! Le vent faisait une douce musique lorsqu'il soulevait le grand hunier.

« Quelle joie ! Quel bonheur ! » pensa le capitaine-goéland et, ouvrant son large bec pour chanter, il laissa entendre un son faux et désagréable.

Ce bruit singulier attira l'attention d'un marin qui, pour montrer son habileté à ses compagnons, saisit une grosse palourde qui gisait sur le pont et la lança de toutes ses forces sur l'oiseau. Cela fit un petit bruit sec. Il avait atteint le capitaine-goéland à la tête. Ses yeux se remplirent de sang vermeil et l'oiseau vint choir lourdement sur le pont.

— Je l'ai eu, les gars, je l'ai eu ! Hé ! venez voir ça ! D'un seul coup ! Suis un vrai champion ! hurlait le marin en sautant partout.

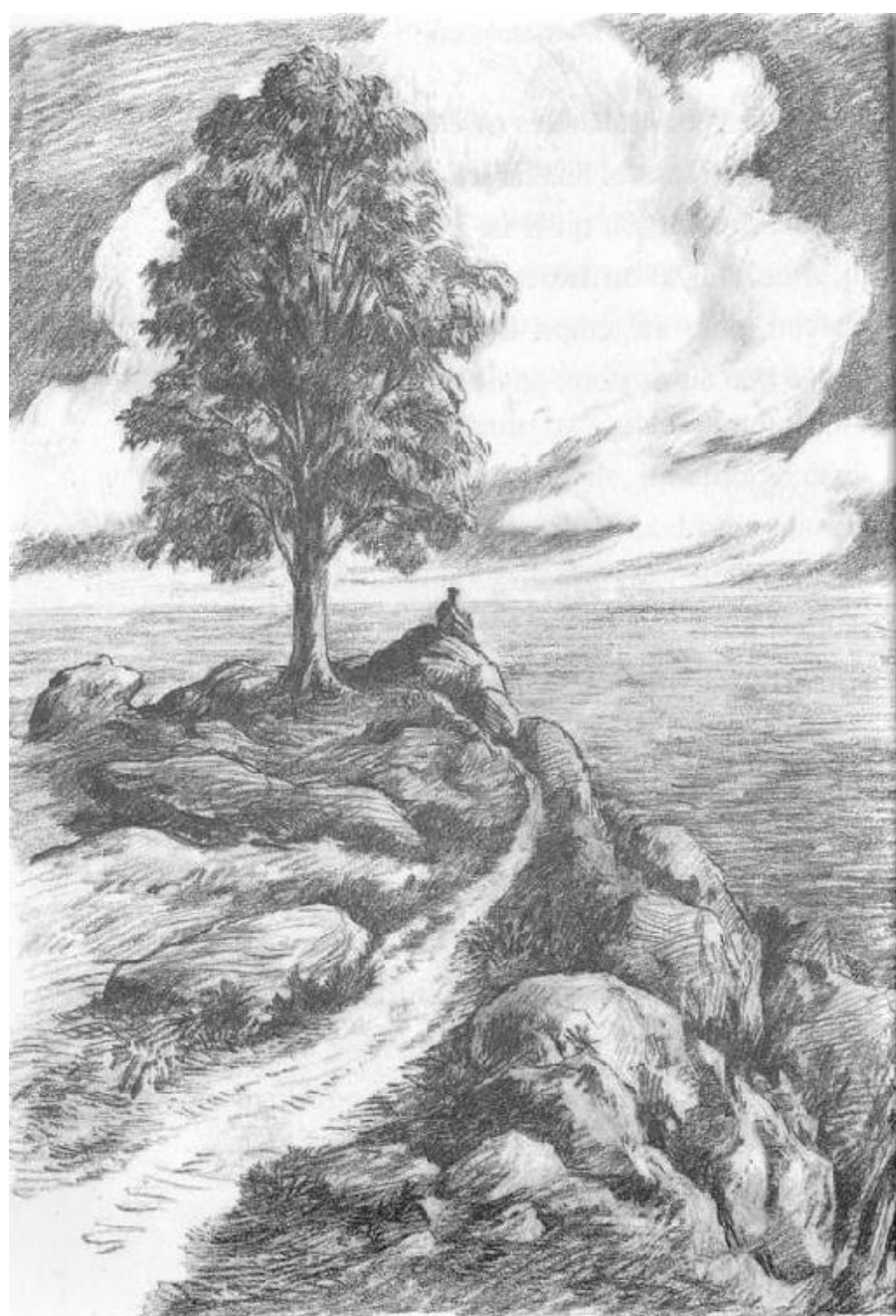
— Tu n'es qu'un imbécile, dit alors le capitaine-goéland dont le coup fatal lui avait fait retrouver la voix humaine, car j'étais venu un seul jour revoir mon *Grand Seigneur* et accompagner un peu mon vieil équipage. À présent... tout est perdu...

Aussitôt un vent s'éleva qui emporta dans une bourrasque le corps de l'oiseau, déchira la voile et fit s'élever une vague monstrueuse qui poussa le *Grand Seigneur* vers un récif, où il se perdit corps et biens.

Il n'y eut qu'un seul marin qui échappa au naufrage. C'est lui qui raconta cette histoire à mon grand-père.

Depuis, il est d'usage, dans la marine canadienne, de bien traiter les oiseaux de mer, et l'on se garde surtout de tuer les goélands ! Car peut-on être certain qu'il ne s'agit d'un voisin, d'un ami, d'un frère même, à qui il fut consenti, pour un temps, de respirer de nouveau le bon air de notre pays ?





VI

LA ROCHE PLEUREUSE

LE PRINTEMPS de 1806 avait été l'un des plus doux dont mémoire d'homme se souvînt. La glace ayant fondu plus vite qu'à l'accoutumée, la grande débâcle avait libéré le Saint-Laurent et permis la circulation des grands bateaux.

Charles Desgagnés, un jeune navigateur ambitieux, songeait, en fumant sa pipe au bord du quai de l'Îsle-aux-Coudres, qu'il pourrait entreprendre plus tôt que d'habitude son voyage annuel vers l'Europe ou, comme il le disait lui-même, vers « les vieux pays ». Chaque printemps, en effet, il remplissait son navire de bois équarri pour le livrer dans les chantiers maritimes d'Angleterre. Il se réjouissait de la débâcle qui hâtait son départ, car il voulait être de retour en octobre, vers le dernier temps doux, pour épouser la belle Louise, sa fiancée.

Lorsque à la mi-mai les cales de son trois-mâts furent remplies, que les provisions furent hissées à bord et que le curé eut fait sa bénédiction, Charles Desgagnés s'en fut saluer sa vieille mère et partit vers la pointe de l'île, là où habitait Louise.

Il ne la trouva pas chez elle. Son père, un cultivateur bourru mais bon comme de la mie de pain, indiqua avec le bout de sa pipe le faux-fuyant que Louise avait emprunté pour rejoindre l'extrême pointe de l'île, où elle aimait se réfugier quand elle était triste.

Charles l'y découvrit bien. Elle était assise sur une roche auprès de laquelle s'élevait un orme gigantesque. La jeune fille rougit en apercevant son fiancé.

— Ne t'en fais pas, ma Louise, murmura tendrement le jeune homme, je serai de retour pour l'automne et, avant que ne finisse l'été indien, nous serons mariés.

Sur ces paroles, une affreuse corneille crailla et s'envola d'une des branches de l'orme où elle était perchée. Quel mauvais présage ! Une corneille ! Cet oiseau maudit, compagnon du diable et ami des sorcières !

Louise pâlit. Charles tâcha de ne pas laisser percer son malaise. Mais une corneille qui croasse n'augure rien de bon !

Le jeune homme, pour conjurer le mauvais sort, prit la main de Louise et y mit un petit bouquet de fleurs sauvages qu'il avait fait pour elle. Louise était contente ! Elle détacha le ruban rouge qui liait ses cheveux, l'enroula autour du bouquet qu'elle pendit à une branche du grand orme, au-dessus de la roche où elle était assise.

— Sous ce bouquet, sous cet arbre, sur cette pierre, jura la belle Louise, je viendrai sans faillir guetter ton retour !

Ils s'embrassèrent alors sans entendre le claquement des ailes de la corneille, étouffé par le bruit des vagues qui s'échouaient sur la grève.

Le lendemain, au point du jour, Charles faisait carguer(16) les voiles et larguait les amarres pour l'Angleterre. Sur la pointe de sa roche, Louise suivit longuement des yeux le navire qui était d'abord gros comme une montagne, puis devint grand comme une colline, ensuite haut comme un talus, et qui, enfin, se confondit à l'horizon avec l'écume de la mer et les clartés rubicondes du crépuscule.

L'été et ses trois saisons s'installèrent : celle des framboises, celle des fraises et le temps des bleuets. On pouvait, par les fruits, goûter le temps qui passait ! Avec la vieille mère de Charles, Louise cuisait des tartes et faisait des desserts pour son père et ses frères occupés à construire sa future maison. Louise songeait à la décoration de chaque pièce ! Comme elle serait belle la maison qu'elle irait habiter avec son futur époux ! De la plus haute fenêtre du pignon, on pouvait apercevoir la pointe de l'île, la roche et l'orme où se balançait encore le bouquet, sec désormais. C'est dans cette pièce certainement qu'elle installerait le ber de leur premier enfant !



À l'été succéda le bel automne. Il sembla à Louise que la forêt, avec ses couleurs chatoyantes, avait endossé pour elle un habit de noces !

Au temps des bleuets répondit celui du blé d'Inde et des épluchettes à n'en plus finir, puis le moment des pommes. Nous étions à la fin septembre et le trousseau de Louise était terminé. La maison était prête et il ne manquait plus qu'y résonnât le rire de Louise ou la voix de Charles.

Tout l'été, Louise était allée s'asseoir sur sa roche, auprès de l'orme, sous le bouquet, à la pointe de l'île. Mais à présent que la date du retour approchait, elle y passait de longues heures, le regard comme vaguement suspendu aux ondes qui froissaient l'horizon. Le soir, à la brunante, elle rentrait à pas lents chez son père qui, pour l'aider à patienter, lui disait qu'il n'était pas rare que la mer sans vent retardât un peu le retour des grands voiliers, et il lui murmurait doucement ces consolations que savent les cœurs qui ont connu de grands chagrins.

Mais l'été indien s'en fut ! Mais octobre et l'automne s'en allèrent ! Mais les volées d'outardes, après s'être attardées sur les battures, se regroupèrent et, bruyamment, passèrent au-dessus de l'Îsle-aux-Coudres ! L'horizon demeurerait tristement solitaire : Charles ne revenait point...

Assise sur sa roche, Louise pleurait sans entendre le croassement

moqueur de la corneille perchée à la cime de l'orme. Au village, les rumeurs, elles, voyageaient vite. Les maldisants suggéraient que Charles et son équipage étaient certainement allés courir la galipotte à Plymouth, à Londres peut-être ! Qui donc pouvait savoir vraiment ? Seule sur sa roche, Louise pleurait et l'espoir était sa réponse.

Quand le temps se fut refroidi, que toute la végétation fut recouverte d'une épaisse couche de neige et que toutes les eaux du Canada furent gelées, Louise dut se contenter de scruter la mer par la fenêtre du pignon de sa maison déserte. Battu par le nordet, on continuait de voir le ruban rouge du bouquet danser au bout d'une branche et la roche faire comme un écrin de granit sur la neige immaculée.

Ce fut un long hiver sans joie. Lorsque les glaces fondirent, Louise retourna, à la pointe de l'île, assiéger sa roche, tourmenter l'horizon. Elle racontait tout bas ses malheurs et elle appelait son amoureux. Toujours elle pleurait. Un beau soir de mai, un messenger vint enfin apprendre à la vieille mère de Charles que son fils avait péri en mer. Une flotte avait coulé le navire de son fils, tandis qu'il se risquait de forcer le blocus continental de l'Angleterre(17). Louise, qui se trouvait alors auprès de la vieille femme, poussa un cri et sortit de la maison en courant.

Depuis lors, nul ne la revit plus. Son père se rendit à la pointe de l'île, où elle avait coutume de s'attarder. Anxieux, il suivit le faux-fuyant qui conduisait à la grosse roche tout à côté de l'orme. Il s'y assit. De sa voix forte il appelait sa fille :

— Louise, Louise, où es-tu ? Louise, réponds à ton père !

Le silence, qui explique bien des choses, le silence expliquait au père de Louise qu'il ne reverrait jamais plus sa fille. Une fée en effet, touchée par le chagrin de la pauvre fille, l'avait changée en source, en roche pleureuse, pour qu'à travers les flots, elle puisse, dans l'océan, retrouver et s'unir à son amant perdu en mer.

L'homme regarda le filet d'eau claire, cette petite source qu'il n'avait jamais remarquée auparavant, surgir de la roche et se déverser en mer. Il s'y abreuva. Au-dessus de la roche, pendu à un ruban rouge, un frais bouquet de fleurs sauvages, bercé par la brise, lançait dans l'air mille parfums exotiques. Sur une branche de l'orme chantait maintenant un bel oiseau blanc.





VII

L'ENFANT PERDU

Conte amérindien

— QUEL MALHEUR que le monde soit si grand alors que nous sommes si petits, dit l'un des sages du village d'Odanak aux jeunes Amérindiens réunis autour du feu.

C'est toujours ainsi, on ignore pourquoi, qu'il commençait ses contes. Autrefois, avant que l'on pende des fils de téléphone au sommet des arbres, ce vieux-là était guérisseur. Il soignait au nom du manitou des Abénakis, qui protégeait son peuple. À présent, c'est le médecin qui soigne, et au nom de la Régie de l'assurance maladie. Ça coûte plus cher et on meurt quand même.

Ce vieux sage racontait une histoire survenue il y a longtemps, si longtemps que, sur les rives de la grande « rivière-qui-marche », les Français ne s'étaient pas encore installés. Les arbres ne faisaient de l'ombre qu'aux chasseurs autochtones à l'affût des carcajous, des orignaux, des lynx, ou péchant, sur les lacs, la ouananiche et le maskinongé.

Cette histoire ancienne était celle d'une famille d'Abénakis, le père, la mère et un jeune enfant de quatre ou cinq ans, qui descendait lentement une mince rivière sinueuse s'étirant entre des montagnes naines. L'automne débutait à peine. Les érables commençaient à rougir. Sur la rivière aux eaux noires se reflétaient les courtes montagnes environnantes. On entendait parfois le cri d'un huard ou les battements d'ailes de quelque balbuzard occupé à pêcher. Soudain, la rivière s'accéléra et le courant devint tel que le père, habile canotier, fit aborder l'embarcation d'écorce. C'était trop périlleux de poursuivre ainsi. Pour franchir la série de rapides, il faudrait porter. Là, aidé de sa femme, l'Abénakis déchargea le canot et le portage commença. La famille avançait, comme il convient de dire, à la file indienne, difficilement, avec les bagages et le canot sur les épaules. Les bibites les piquaient sans merci et leur mangeaient le derrière des

oreilles ; les branches d'épinettes, elles, écorchaient leurs jarrets. Derrière eux, indifférent à l'effort car il ne portait rien, le petit enfant suivait du regard les papillons et courait après les ombres fugitives des oiseaux. Attiré par les cris d'une perdrix sous un bosquet, le jeune laissa quelques minutes ses parents pour attraper l'animal. La perdrix s'envola, l'enfant la poursuivit vainement. Quand il voulu reprendre le sentier, il ne le trouva point. Il eut peur. Il s'était écarté.

Les parents ne s'étaient pas aperçus immédiatement de la disparition de leur enfant. Ils avaient eu trop à faire avec le portage. Lorsqu'ils comprirent que la fatalité s'était abattue sur eux, ils abandonnèrent canot et bagages pour courir à la recherche du petit garçon.



Ils criaient et criaient ! Mais ils fatiguaient en vain l'écho des montagnes. Le petit garçon, qu'un autre sentier avait conduit derrière une colline de bouleaux, ne pouvait plus les entendre !

Les parents cherchaient et cherchaient ! Mais ils fatiguaient en vain le cuir de leurs mocassins. Le petit garçon ne se trouvait pas ! Il avait été avalé par le sentier aux herbes écartantes.

La tristesse rend aveugle. Les parents, fort attristés, n'aperçurent pas une coulée, un bref ravin, qui se trouvait devant eux, si bien qu'ils y tombèrent en criant dans le soir le nom de leur petit garçon.

La nuit, elle, tomba sans bruit, comme une plume sur un lac.

Deux chasseurs abénakis, à l'aube, découvrirent les parents. La mère était morte et le père, lui, très grièvement blessé. Il put néanmoins trouver des forces pour expliquer aux chasseurs que son petit garçon avait disparu dans la forêt. Les braves Abénakis promirent au père mourant de tout mettre en œuvre pour retrouver l'enfant et, sur cet espoir, le père expira. Selon la coutume, on enveloppa chaque corps dans une grosse écorce d'arbre qu'on installa ensuite sur quatre poteaux. Arcs, flèches, quelques épis de maïs suspendus au poteau le plus au nord, pour éloigner les mauvais esprits, voilà comment s'élevaient jadis les cimetières sauvages dans la forêt canadienne.

Après la cérémonie, tout le village des Abénakis se mit à la recherche de l'enfant. On chercha l'hiver durant, mais il demeurerait introuvable.

— Peut-être, suggéra un vieux du village, que l'enfant a été emporté par le windigo...

Il n'en était rien. Le petit garçon, qui pleurait et se désespérait au terme d'une effrayante nuit solitaire dans les bois, avait été retrouvé par une famille d'ours : un gros ours et sa femme, bien chagrinés de ne point avoir d'enfant, et bien heureux d'en trouver un. C'est pourquoi ils avaient décidé de l'adopter.

Ils avaient pris soin de lui tout l'hiver comme si le petit garçon eût été leur propre progéniture. Au printemps, ils lui avaient montré comment chasser le saumon des rivières, ouvrir les ruches pour s'empiffrer de miel, cueillir les bleuets, éviter les pièges.

Quand les Abénakis allaient dans la forêt pour appeler le petit garçon, les ours chantaient pour éteindre les cris afin que l'enfant n'entendît pas, car ils l'avaient pris en affection et voulaient le garder avec eux pour toujours.

Mais un chasseur ayant plus de détermination que les autres s'entêta de le retrouver.

— Foi de chasseur, je saurai bien le débusquer, moi, ce petit garçon !

Le vent emporta avec lui les paroles de l'Amérindien pour les répéter au gros ours. Afin d'éviter que le chasseur n'arrivât jusqu'à leur tanière, l'ours avait mis sur le chemin du chasseur un castor, un porc-épic et une perdrix.

— De cette sorte, dit le gros ours à sa femme, le chasseur abénakis sera distrait et ne songera pas à nous enlever notre enfant.

Cependant, ce chasseur avait reçu en héritage la matoiserie(18) du renard, un jour qu'il en avait libéré un d'un piège qui ne lui était pas destiné. Il flaira donc l'astuce et ne daigna pas tuer ces animaux pour s'en nourrir. Vif comme l'éclair, il parvint à la maison des ours. L'Abénakis savait que pour trouver la tanière d'un ours, il suffisait de se placer sur une hauteur et de surveiller les endroits où la vapeur s'échappait du sol. Là se trouvait à coup sûr le repaire de l'ours.

Et il avait vu juste ! La respiration des bêtes formait une vapeur qui filtrait du sol. Le gros ours flaira le chasseur et sortit de la tanière. L'Amérindien se mit alors en position, banda son arc, ajusta l'animal et laissa partir une flèche qui alla se ficher juste dans le cou de la bête. L'ours tomba raide mort. La femme de l'ours sortit à ce moment et, voyant le cadavre de son mari, elle s'élança féroce vers le chasseur. Il eut peur de se voir ainsi chargé. La flèche qu'il avait

destinée à la femelle glissa entre ses doigts ! Puisqu'elle fonçait inexorablement sur lui, il faudrait lutter corps à corps avec l'animal, un tomahawk pour seule arme !

Le chasseur fut enseveli sous une montagne de poils noirs. Il y eut des hurlements et une grande confusion puis... l'animal lança un cri rauque. Dans la bataille, l'ourse s'était accidentellement empalée sur une haute souche d'épinette. Se dégageant de la carcasse de l'animal, le chasseur, ensanglanté et tremblant, se dirigea à pas lents vers la tanière d'où provenaient des lamentations humaines. C'était le petit garçon, l'enfant perdu, qui pleurait ses parents adoptifs !

— Tu as tué mes parents-ours ! Tu as tué mes parents-ours, dit-il en gémissant.

Son petit corps était parcouru d'un frisson glacial qui le secouait violemment et, s'arrachant les cheveux en hurlant, l'enfant se précipita hors de la tanière pour embrasser les chairs mortes des deux bêtes.



Le chasseur abénakis, de son côté, sanguinolent, tout magané, ne savait plus que penser. Imaginez donc ! Se faire bardasser par un ours, voilà qui déplume !

Il se dirigea vers l'enfant qui serrait contre son petit corps son gros papa-ours. L'ours eut à ce moment un sursaut de vie. Il murmura au petit garçon, dans la langue des ours :

— Je te laisse en héritage mes dons de chasseur. Puisses-tu en faire bon usage.

Enfin, le gros ours s'endormit pour toujours.

Quand le chasseur et le petit garçon rentrèrent le lendemain au village des Amérindiens, on fit un pow-wow pour célébrer leur retour. L'enfant cependant ne se réjouissait pas. Il ne participa point à cette petite fête, non plus qu'à toutes celles qui suivirent le passage des saisons nombreuses. Il resta solitaire, songeur, colérique, différent des autres au point qu'on le surnomma *Ours-grognon*. Car il faut dire qu'à l'âge de l'adolescence, il commença à devenir un ours. C'était normal, l'ours en mourant lui avait fait cet héritage ! Une fourrure lui recouvrait la poitrine, ses ongles, d'abord cassant et rêches, devinrent acérés et luisants, des dents, proéminentes et tranchantes, se devinaient derrière ses grosses lèvres. Quand il marchait, ses épaules se dandinaient à la manière de l'ours noir ; lorsqu'on l'appelait, il tournait lentement la tête, comme les ours en ont l'habitude.

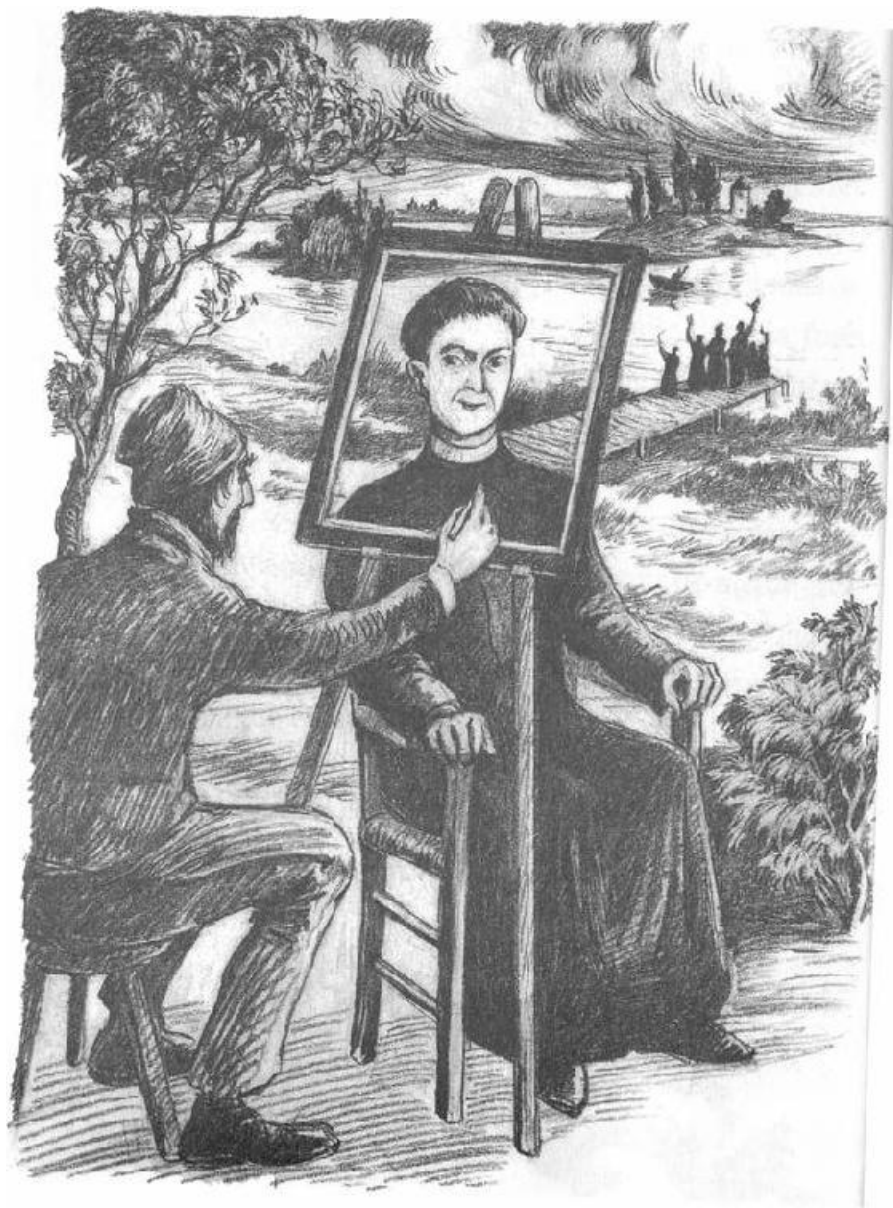
Avec les années, sa force devint colossale. Il pouvait à lui seul porter sur son dos un canot d'écorce sans même qu'on le vidât de son contenu. Pour pêcher, il allait simplement au bord des rivières et, d'un coup de sa grosse main velue, il attrapait une pleine poignée de poissons. Il savait courir dans la forêt et grimper aux arbres comme un ours. Les piqûres de maringouins et de mouches-à-chevreuil n'entamaient pas sa peau. Il savait supporter les plus grands froids. En

hiver, il pouvait dormir durant deux mois de suite sans se réveiller ! Et avec quels ronflements ! Parfois, l'été, on le voyait en aparté avec des oursons. Comme il connaissait la langue des ours, il s'entretenait avec eux de longues et intéressantes histoires oursonnes. Ses dons particuliers avaient fait de lui le plus grand chasseur du village, car il pouvait flairer à distance les proies bien avant qu'on ne les vit, et les traquer sans relâche, sur la terre ou sur les eaux.

L'homme-ours, un jour, se fit vieux comme le sage d'Odanak qui raconte cette histoire aux enfants sauvages, au coin du feu. Pareil aux animaux des bois quand ils sentent l'heure de s'étendre pour ne plus jamais se relever, l'homme-ours s'en alla dans la forêt profonde retrouver la tanière où ses parents adoptifs l'avaient élevé. Il y entra et on ne le revit plus.

Aujourd'hui, à Odanak, le vieux sage du village soutient avec conviction que cet homme-ours était un esprit bénéfique que le manitou des Abénakis leur avait envoyé, eux qui forment une nation juste et bonne, pour toujours amie des ours.





VIII

LE PORTRAIT MALÉFIQUE

DANS les églises du bas Saint-Laurent, on ne voulait pas des toiles, des portraits ou des images saintes du peintre Bellemare. Les vieilles femmes des villages disaient que ses œuvres avaient le pouvoir d'attirer les malheurs et même d'annoncer la mort prochaine. On se souvenait de la très belle Adéline de Charlevoix, qui avait servi de modèle à l'artiste pour le visage de la Vierge ; elle n'avait jamais trouvé de mari – vierge elle était restée. David, lui, s'était laissé tirer le portrait par Bellemare. Le peintre l'avait dessiné dans une scène de chasse où l'on voyait David à côté d'un ours. Quelques mois plus tard, au printemps, le corps de David avait été retrouvé ; le malheureux s'était fait attaquer par un ours. C'est cependant le portrait que Bellemare fit du père Rouillard qui scella définitivement la mauvaise réputation de ses œuvres. Voici pourquoi.

Tous les ans, autour de la fête de l'Ascension(19), le père Rouillard, qui allait visiter la mission des jésuites à Rimouski, faisait une halte chez son grand ami le seigneur Rioux de Trois-Pistoles. Le bon religieux connaissait très bien la famille de son ami. Il avait baptisé tous ses enfants : Antoine, Mathieu, Pierre, Paul et Sophie. C'est toujours avec un grand plaisir qu'il se rendait chez les Rioux, puisque l'engagère et sa maîtresse lui cuisinaient ses plats préférés : des croquignoles et du pain doré(20). Le seigneur Rioux, pour sa part, l'attendait avec son jeu d'échecs, et le saint homme de Dieu avait presque autant d'intérêt pour les roques que pour les frocs(21). Mais ce sont surtout les enfants qui, chaque année, attiraient le père Rouillard à Trois-Pistoles. Il aimait les enfants. Malgré l'austérité de sa soutane noire, le religieux était un homme fort avenant, toujours souriant et de bonne humeur. À chacun de ses séjours, il régala la ribambelle de contes tantôt drôles, tantôt épeurants, si bien qu'à travers les lucarnes du manoir seigneurial, les enfants du seigneur Rioux inspectaient patiemment le fleuve et le vieux quai, par où le père Rouillard avait

l'habitude d'accoster. Comme les enfants l'espéraient ! Comme ils aimaient se rassembler près de lui pour entendre l'une de ses légendes !

Il faisait beau temps lorsque le canot d'écorce du religieux accosta au quai du village. Les enfants, heureux de le revoir, s'étaient bruyamment précipités à sa rencontre. Le père Rouillard leur donna des tirs, des morceaux de pain d'érable, et la distribution advint dans le plus joli chaos de cris et de chamailleries qu'on pût imaginer.



Le seigneur Rioux salua son ami et, tous ensemble, ils se rendirent au manoir. Sur le chemin, ils rencontrèrent Bellemare, le portraitiste qui se dirigeait, tout aussi rapidement que le permettait sa vieille pouliche, vers la rivière du Loup, seul dans la charrette qui lui servait de transport et de maison. Le seigneur Rioux connaissait la mauvaise réputation de Bellemare, mais il eut pitié de sa misère et l'invita chez lui. Comme en procession, ils arrivèrent au beau manoir. À l'intérieur, un repas magnifique les attendait. Tous riaient et mangeaient à s'éclater la panse, surtout Bellemare qui ne mangeait pas toujours à sa faim.

Après souper, les enfants s'attroupèrent auprès de la berçante où le religieux était assis et fumait doucement une pipe avec le maître de maison.

— Ne pouvez-vous donc pas nous faire un conte, implora le pauvre Antoine qui voulait colorer ses rêves des légendes du père Rouillard.

— Oui ! Oui ! père Rouillard ! Juste une historiette et après on ne vous achalera plus, on ira se coucher ! repartit vivement Mathieu.

Le bon père, heureux, contenta les enfants :

— Au commencement du monde, les éléments de la nature étaient pêle-mêle. Le tonnerre, les glaciers, les grosses roches faisaient un

bruit épouvantable et l'obscurité était seulement entrecoupée par de longs éclairs. Le bon Dieu s'occupa donc de mettre de l'ordre dans tout cela et, dans sa grande générosité, après avoir créé les forêts et les lacs, les plaines et les vallées, il décida de faire un cadeau à tous les animaux nouvellement conçus.

« Il les fit donc mettre en rang. Il donna à la sarcelle ses pattes palmées, puis au castor, qui la suivait, ses grosses dents pour ronger les arbres. À l'aigle il offrit une vue perçante et au caribou un grand panache. Puis vint un canard, à qui il donna un collier de plumes blanches, et une mouffette se présenta qui ne réclama au bon Dieu qu'un certain parfum qui lui plaisait.

« Tous les animaux passèrent donc. Or, au moment où le bon Dieu s'apprêtait à ramasser son sac afin de rentrer au ciel pour souper, il entendit un bruit de sabots qui s'approchaient vivement. C'était le petit cochon qui, retardé par une sale affaire, arrivait après l'heure !

« — Je n'ai plus rien pour toi, petit cochon, dit le bon Dieu un peu désolé.

« — Quel malheur, murmura alors l'animal qui se mit à pleurer.

« Le bon Dieu ne savait plus à quel saint se vouer pour reconforter le petit cochon ! C'est alors que, fouillant dans son sac, il prit l'une des mailles du fond, un court fil retroussé, et en fit une petite queue en tire-bouchon, fine et maigrichonne, mais élégante néanmoins.

« — C'est tout ce que je puis t'offrir, petit cochon, dit le bon Dieu à l'animal qu'il caressa de la main.

« Le petit cochon se regarda au miroir. Bien que nu, il trouva que la queue frisée l'habillait bien. Tout content, il s'en alla retrouver ses autres amis dans le jardin d'Éden pour la leur montrer.

« C'est pourquoi, mes petits, le cochon n'a pas de fourrure et ne possède que cette étrange petite queue retroussée !

Les enfants laissèrent voir des sourires magnifiques. Ils embrassèrent le père Rouillard et allèrent se coucher sans les caprices habituels.

Les hommes se mirent alors à parler politique en fumant une pipe et en jouant aux échecs. Les femmes, elles, tricotaient des foulards pour l'hiver à venir.

Une semaine passa ainsi. Bellemare avait pris tellement de poids que l'engagère avait été contrainte d'ajouter des boutons à son pantalon. Son teint pâle d'ordinaire avait repris l'éclat rougeaud des saints de Michel-Ange. Il décida donc de se congédier et de reprendre la route. Il avait cherché le seigneur et sa femme, mais ils étaient à une réunion municipale. Bellemare décida qu'il irait les saluer au village. Le père Rioux, quant à lui, gardait avec plaisir les enfants.

Quand le peintre vint pour faire ses adieux au religieux, celui-ci,

ignorant tout de la triste renommée des tableaux de Bellemare, lui demanda de faire son portrait, de manière que ses amis puissent avoir un souvenir de lui après ce si plaisant séjour.



Le peintre, qui n'avait plus guère d'occasion d'exercer son métier, s'exécuta aussitôt. N'ayant pas de toile, le peintre prit une petite planche de pin blanc pour recevoir son œuvre. Fusains, coups de crayon, ratures. *Criche, criche, criche*, disaient les mines sur le bois blanc. Les enfants faisaient un jeu d'allers et retours entre le portrait qui prenait forme et le père Rouillard dont l'impatience déformait les traits. Une heure plus tard, Bellemare signait son œuvre et s'en allait.

À leur retour, les maîtres de maison trouvèrent le portrait du père Rouillard pendu en haut du grand escalier et l'engagée, une pieuse fille, avait installé dessous une petite table avec un pot de fleurs et un cierge. Bien qu'ils fussent tous deux parcourus d'un frisson en pensant que c'était Bellemare qui l'avait peint, ils n'en soufflèrent mot au religieux qui détestait les superstitions populaires.

Le seigneur Rioux, une fois le premier moment de malaise dissipé, jugea le portrait très ressemblant. Ce fut d'ailleurs l'avis de tous ceux qui le virent. Seulement le père Rouillard estimait que le peintre l'avait dessiné si pâle, qu'il ressemblait à un noyé. À y regarder de plus près, il est vrai que le digne religieux, dont le visage se détachait de l'azur d'un cours d'eau, peint derrière, était un peu blême. Les traits, légèrement exagérés, empruntaient peut-être l'aspect gonflé des cadavres retrouvés en mer. Sans doute ne s'agissait-il là que d'une coquetterie d'artiste ! C'est du moins ce que le père Rouillard souhaita secrètement.

Le jour de son départ, avant de s'embarquer, le père Rouillard constata que son gobelet de fer avait disparu. Malgré ses recherches, il ne l'avait pas retrouvé.

— Il semble que mon gobelet se soit changé en courant d'air ! Je ne le trouve plus !

— Apparence que le diable vous joue des tours, dit en riant le seigneur Rioux.

Il demanda à l'engagère d'aller chercher un gobelet en argent qu'il conservait dans son coffre.

— Prenez mon gobelet d'argent, père Rouillard. C'est une pièce unique qui fut donnée à mon aïeul par le marquis de Montcalm, peu avant la prise de Québec(22). Gardez-le en souvenir de notre amitié.

Le père Rouillard le plaça avec soin dans son bagage, mais promit au seigneur Rioux de le lui remettre lors de son prochain séjour.

— S'il m'arrivait quelque chose, poursuivit le prêtre, sachez que le bon Dieu vous le rendra !

Les salutations furent chaleureuses. Les enfants pleuraient. Le prêtre lui-même avait la larme à l'œil car il aimait tant les enfants ! Il étreignit son ami, sa femme et l'engagère, il bénit la petite compagnie et fila sur le fleuve où on le vit payer quelque temps. Peu après, une petite série d'îles le cacha aux yeux de ses amis, jeunes et vieux, restés au bout du quai.

Le soir arrivait. Dehors, il faisait tempête. Madame Rioux monta à l'étage pour allumer le cierge devant le portrait du père Rouillard. Soudain, tandis qu'elle s'apprêtait à changer les fleurs, elle regarda le portrait que la flamme de la chandelle éclairait mystérieusement. Elle eut alors comme une vision. Elle aperçut, au fond du tableau de bois, sur la rivière peinte derrière les épaules du religieux, un canot retourné sur les flots et un corps vêtu de noir allant à la dérive.

Elle descendit aussitôt les escaliers en criant à son mari que le père Rouillard était certainement mort ! Le seigneur Rioux observa à son tour le portrait et, quoiqu'il n'y vit rien de nouveau, la pensée seule que Bellemare en était l'auteur suffisait à confirmer l'étrange certitude de sa femme.

— C'est un portrait maléfique, murmura-t-il lentement.

Le pressentiment de madame Rioux était juste. Le bon père Rouillard, l'ami des enfants, avait été surpris par une sorcière de vent(23) qui l'avait entraîné au milieu du fleuve où les vagues déferlantes avaient coulé le frêle esquif. Il s'était noyé.

Deux habiles canotiers en voyage vers Québec qui, de la rive, avaient été les témoins de la scène récupérèrent le corps. Le visage était d'une grande pâleur et les traits gonflés par l'eau de mer. Ils donnèrent au noyé une sépulture chrétienne et récitèrent un rosaire.

En remontant le fleuve pour poursuivre leur voyage, ils s'arrêtèrent

à Trois-Pistoles, car la tourmente les empêchait de continuer, et demandèrent l'hospitalité à la première demeure qu'ils aperçurent. C'était le manoir du seigneur Rioux. En entrant, leur surprise fut grande de voir toute la famille en prière devant le portrait du noyé qu'ils avaient enterré la veille ! C'était bien lui ! Il n'y avait pas à se tromper ! La même pâleur, la même expression ! C'était lui !

Ils racontèrent alors l'infortune du religieux à la famille Rioux. Les enfants pleuraient, la mère sanglotait ! Le seigneur Rioux, lui, tâchait d'être digne dans son chagrin. Pourtant, il sentit monter en lui un excès de rage, il maudissait le mauvais sort, la fatalité, le peintre Bellemare et, en criant, il saisit le portrait et le jeta dans les flammes du foyer.

— Ce sera un tableau maléfique de moins pour chagriner les gens ! s'exclama-t-il avant de s'affaïsser sur un fauteuil.

Il était tout rouge, et madame Rioux eut peur que son mari ne fût victime d'une attaque d'apoplexie. Elle demanda alors à l'engagère d'aller à la cuisine lui chercher un verre d'eau. Tout à coup, on entendit un hurlement dans la cuisine. Tout le monde s'y précipita. Le seigneur Rioux, livide et frémissant, saisit l'objet que lui tendait la domestique.

— *S'il m'arrivait quelque chose, le bon Dieu vous le rendra*, dit le seigneur Rioux, la voix brisée, se rappelant les paroles du prêtre noyé.

Dans ses mains tremblantes, il tenait le gobelet en argent qu'il avait donné au père Rouillard avant son voyage fatal. Dans l'âtre, avec un bruit semblable à un ricanement, crépitait encore le bois noirci du portrait maléfique.





IX

LES LUTINS

DE POINTE-AU-PIC

IL Y A de cela si longtemps que les années n'avaient pas encore été inventées, une jeune femme, belle comme l'aube et paresseuse comme une grasse matinée, veillait, en tricotant, à la lumière d'une bougie. À l'improviste, elle vit passer en courant une petite lumière jaune qui se dirigeait vers l'étable.

— Pas encore un lutin ! dit la femme en soupirant.

Elle appela son mari :

— Polémon, Polémon, lève-toi ! Il y a encore des lutins dans la cour !

— Encore des lutins ! maugréa Polémon en attachant ses bretelles. Cela fait une secousse qu'on en avait vus par ici !

Il sortit sur la véranda et vit encore plein de petites lumières jaunes, parfois donnant sur le vert tendre, qui dansaient à l'orée du bois, juste dessous le cran.

Comment se débarrasser des lutins ? Fâcheuse question...

— Regarde donc un peu dans l'*Almanach* qu'on a acheté au commis voyageur, suggéra la jeune femme, il y a peut-être là-dedans de quoi pour nous autres.

Polémon chaussa ses besicles et lut :

— « *Roup erttabmoc sel snitul...* »

— Niaiseu ! s'exclama la femme de Polémon, tu as mis tes besicles à l'envers !

— Hé *batinse* ! Tu as raison ma mie !

Il mit ses besicles à l'endroit et poursuivit :

« — Pour combattre les lutins – Ah ! là c'est clair ! – *qui viennent dans votre grange, la première solution est de la vendre à un Anglais. C'est lui qui restera pris avec le problème, et c'est bien fait pour lui. Dans le cas cependant où vous voudriez rester maître chez vous, il vous faut...* »

Et Polémon continua sa lecture, en lisant péniblement, un peu comme on récite La Fontaine à l'école.

Tandis qu'il explorait son *Almanach*, les lutins quant à eux faisaient tout un tohu-bohu. Ces petits êtres malfaisants, dont nul n'a jamais vu le visage parce qu'ils le cachent sous une grosse tuque de laine, sont les cousins des gnomes, des follets, des goguelins et des Windsor(24).

Les lutins couraient partout sur la terre de Polémon. Un lutin plus fantasse que les autres entra dans la grange, enfourcha la jument puis appela ses frères lutins. Ce fut une chevauchée mémorable ! La jument galopait d'un bout à l'autre du terrain de Polémon, gravissait le cran puis redescendait à la belle épouvante. Elle n'avait pas l'habitude de courir ainsi, d'autant que Polémon n'était pas très promeneux. La bête était toute trempée de sueur, l'écume aux mors !

Les autres lutins ne restaient pas là à faire les enfants de chœur ! Que non ! Certains étaient entrés dans l'étable où ils avaient coupé les cordeaux et avaient tressé la crinière et la queue de Carcoua, l'étalon de Polémon.

Toute cette fête des lutins se déroula dans un charivari complet qui interrompait la lecture difficile de Polémon.

Avant que le jour ne se levât, les lutins donnèrent à manger aux animaux – veaux, vaches, cochons, couvées – une certaine herbe qui leur fit faire trois fois plus de crottin, de bouse et de fiente qu'à l'ordinaire. Les choux-de-Siam de Polémon seraient gras cette année !

En rentrant dans la grange, Polémon était bien découragé.

Heureusement, dans son *Almanach*, il avait lu, dans le long article dont il n'avait pu venir à bout (car lorsque l'on ne lit pas souvent, on ne lit guère longtemps), que pour détarauder les crinières et les queues tressées par les lutins, il fallait demander à une femme enceinte de faire l'ouvrage. Mais Polémon ne savait pas où en trouver une. Sur l'entrefaite arriva le commis voyageur qui avait vendu l'*Almanach*.

— De retour à Pointe-au-Pic ? s'informa Polémon. Ça tombe bien parce que je cherche une femme enceinte pour détarauder les crinières et les queues de mes chevaux. Votre *Almanach* dit comment combattre les lutins, mais pas où trouver une femme enceinte, *batinse* !

— Ne vous en faites pas, mon bon Polémon, je vais montrer à votre femme où il en a une.

— Merci bien ! Vous êtes vraiment d'adon !



Le commis voyageur partit donc seul dans les bois avec la femme de Polémon. Après une petite heure, ils revinrent bien contents et le sourire aux lèvres. Le commis voyageur s'excusa, car il devait aller vendre d'autres *Almanachs* dans le coin de Saint-Féréoles-Neiges.

— Et alors, s'informa Polémon, où est-ce qu'elle est cette femme enceinte ?

— Je ne pourrai te le dire que dans quelques semaines Polémon, répondit la coquine jeune femme.

Pendant ce temps, Polémon et sa femme durent endurer les lutins qui venaient banqueter chez eux. Pendant toutes ces semaines, Polémon nettoya son étable ! Il avait pu engraisser toutes les terres du comté !

Un beau matin, sa femme vint lui dire qu'elle avait trouvé une femme enceinte.

— À quelle place ? s'informa Polémon.

— Devant toi ! répondit la femme.

— Toi ! Petite gueuse ! Tu ne pouvais pas le dire avant ? *Batinse*, voilà trois mois que les lutins nous font la vie dure et que nos chevaux souffrent d'avoir crinières et queues tараudées !

Sans répondre, la femme de Polémon s'installa dans la grange et

détarauda les crinières et les queues des chevaux, entremêlées de nœuds inextricables pour quiconque, sauf pour une femme qui est, comme on dit, dans un état intéressant.



Mais si les lutins ne tressaient plus les crinières et les queues des chevaux, car ils savaient qu'ils perdaient leur peine, ils continuaient à porter la jument sur le cran et à faire manger aux bêtes de l'herbe magique.

— La solution devrait être dans l'*Almanach*, affirma la femme de Polémon qui chaussa de nouveau ses besicles et repris la lecture qu'il avait interrompue.

La solution y était ! Il faut savoir à ce point de l'histoire que les lutins sont primesautiers⁽²⁵⁾. Ils n'aiment pas tomber dans des attrape-

nigauds. Quand cela leur arrive, ils deviennent rouges de colère et font tout pour que l'on ne sache pas qu'ils ont été attrapés.

Ainsi, à la brunante, Polémon, instruit par son *Almanach*, plaça un plat d'avoine et un plat de cendres de cèdre devant la porte de l'étable, selon les savantes prescriptions de l'article. Les lutins, en arrivant, mirent les pieds dedans et renversèrent partout le contenu des plats. Or ces petits orgueilleux exècrent à l'excès que l'on se joue d'eux. Ils employèrent ainsi la nuit entière pour ramasser les grains d'avoine et les petites cendres de cèdre, à les démêler aussi, afin que l'on ne sache pas qu'ils avaient mis les pieds dans les plats. Sauf que l'aube se leva avant qu'ils eussent complètement fini, et les premiers rayons du jour firent fondre les lutins comme neige en juillet.

Polémon était fier de son coup ! Heureusement qu'il savait lire ! Les habitants ses voisins, eux, ces ignorants, ne savaient pas lire ! Polémon bombait le torse et se donnait des allures de notaire ou de greffier de la Chambre des Lords. Quelle chance d'avoir eu un *Almanach* ! Quelle fortune que le commis voyageur ait dit à sa fidèle épouse où trouver une femme enceinte !

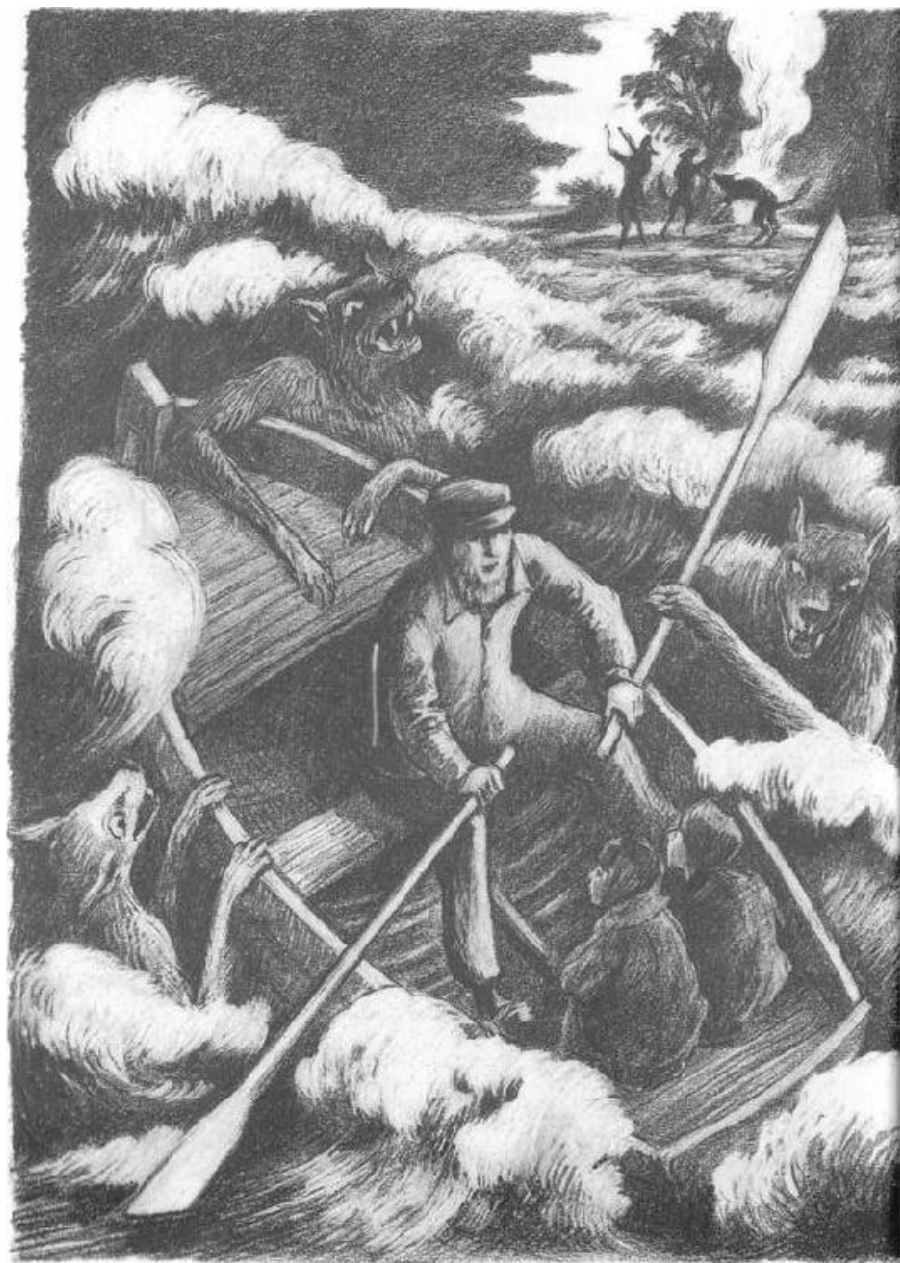
Porté par l'ivresse de sa haute victoire, Polémon décida de terminer la lecture de l'*Almanach* qui traitait doctement de la grave et sérieuse question des lutins. On y pouvait lire ce qui suit :

« Pour éviter que les lutins n'entrent dans votre grange, vous pouvez aussi sculpter un petit cheval de bois que vous fixerez sur la girouette, au faite du bâtiment ; les lutins, qui n'ont pas une bonne vue, chevaucheront alors le cheval de bois et n'entreront pas dans l'étable. Vous pouvez encore essayer d'attraper une lutine et demander une rançon à son lutin qui versera un plein baril d'or pour la retrouver. Mais pour attraper une lutine, il faut courir vite comme un lutin. »

— C'est donc pour cela que l'on trouve souvent des chevaux de bois sur les girouettes des étables ! s'exclama Polémon, avant de courir à son établi s'en fabriquer un.

Les lutins laissèrent Polémon et sa ménagerie tranquilles. Quelques mois plus tard, la femme de Polémon fit emplette. Elle eut une adorable petite fille à laquelle le commis voyageur rendait souvent visite, et à qui il donna chaque année des livres reliés, de nouveaux tomes de l'*Encyclopédie de la jeunesse* et des images d'Épinal. Les voisins, soupçonneux, voulurent en connaître la raison et disaient avec malice : « Là où il y a des hommes, il y a de l'hommerie ». Pour Polémon, toutefois, il n'y avait qu'une seule explication : le commis voyageur était un gars vraiment d'adon. Du reste, allez donc savoir pourquoi... Ce n'était pas écrit dans l'*Almanach* !





X

LES LOUPS-GAROUS

QUAND j'étais enfant, le vieux loup de mer qui nous portait, dans son petit traversier, des fonds du village de Saint-Antoine-de-Tilly jusqu'au petit cap de Deschambault, sur l'autre rive du fleuve Saint-Laurent, nous racontait toujours des histoires. C'était un fieffé menteur et il savait nous distraire. Un soir de grand vent, notre embarcation faisait des sauts impressionnants sur le dos des vagues. C'est ainsi que, pour détourner notre crainte de l'eau, il débuta un récit qu'il disait tenir de son arrière-grand-père.

— Il est bon de vous dire, mes enfants, qu'il était une fois trois marins à bord d'un chaland qui naviguait sur le fleuve depuis Québec jusqu'à Sorel. Dans ce temps-là, on voyait pas mal de créatures étranges dans les forêts ou sur les rivières, surtout des loups-garous, qui allaient faire la fête avec des sorcières comme la Corriveau, *bien croire*.

— C'est quoi un loup-garou ? dis-je au marin.

— Un loup-garou, mon garçon, répondit le conteur, c'est un homme qui, ayant passé sept ans sans aller à confesse, reçoit comme punition d'être changé en loup ! Le diable lui fait pousser du poil, de longues oreilles et des crocs, puis l'envoie dans la forêt tuer les chasseurs pour se repaître de la chair des chrétiens !

Tous les enfants que nous étions tremblaient dans l'embarcation. Le raconteux poursuivit :

— Toujours est-il que le chaland se trouvait à la hauteur de la pointe de Lotbinière, juste ici (et il nous indiqua le lieu du doigt). C'était la grosse noirceur et il brumassait un peu. Soudain, nos trois gars virent sur la pointe se profiler des ombres inquiétantes. Des silhouettes dansaient autour d'un grand feu de sapinages. Celui qui était au gouvernail barra à bâbord pour s'approcher de la pointe. Il pensait que c'était peut-être des sauvages qui faisaient une danse traditionnelle. Erreur ! Une bande de possédés ayant tête et queue de loup, aux yeux brillants comme des braises ardentes, dansait au son d'une musique audible pour eux seul. Des hurlements parvenaient

clairement à nos trois gars, des glapissements qui ne les épouvantèrent pas un peu ! C'était des loups-garous, mes enfants !!

« Le plus jeune des trois gars, qui était en vigie, aperçut même des corps découpés que l'on s'apprêtait à faire cuire en hachis ! Je vous laisse imaginer la frousse qu'ils eurent !

« Le capitaine du chaland demanda au plus jeune d'aller chercher le rameau bénit dans sa cabine, le trèfle à quatre feuilles qu'il conservait dans son livre de prières, et deux balles qu'il fallait avant tremper dans l'eau bénite. Le capitaine comptait en bourrer sa carabine et tirer sur les loups-garous.



— Pourquoi tirer sur les loups-garous ? Moi, je me serais sauvé, et vite avec ça ! dis-je au conteur.

— Et t'aurais eu raison, mon garçon ! Sauf que c'est un acte de charité chrétienne de tirer sur un loup-garou pour le délivrer de l'emprise du diable.

— Délivrer un loup-garou ? questionnai-je un peu perplexe.

— Oui, répondit le conteur. On ne délivre un loup-garou qu'en le faisant saigner. C'est de cette façon seulement qu'il reprend sa forme humaine. La tradition l'assure. Ainsi, le capitaine bourra son fusil avec un morceau de rameau et le trèfle à quatre feuilles, puis il mit enfin une balle. Cependant, le matelot, dans son énervement, avait renversé l'eau bénite sur le pont, si bien qu'il n'avait pas pu y tremper les balles. Sans cette précaution, il n'était pas certain qu'elles parvinssent à toucher leurs cibles.

« Le capitaine tira : *Bang* ! Il avait bien sûr raté son coup ! Il bourra

de nouveau son fusil : *Bang !* Tirer à partir d'un bateau qui tangué est chose difficile, pourtant, cette fois, à cause des mouvements du navire peut-être, le coup porta ! Un loup-garou avait été effleuré par la balle. Mais il ne saigna pas. Il les regarda d'un air menaçant. Heureusement, il ne pouvait se jeter dans l'eau pour attaquer le chaland, car le fleuve Saint-Laurent est béni : les créatures du démon ne peuvent y entrer.

« Le capitaine saisit alors son chapelet, le cassa et fourra les grains dans sa carabine. Il mira bien et : *Bang ! Bang ! Bang !* Cette fois, il avait touché certainement trois ou quatre loups-garous, car il les entendit hurler de douleur. Les autres grains du chapelet s'étaient perdus dans le grand feu qui, comme par magie, s'éteignit soudain. Lorsque le chaland fut tout près de la pointe, si près qu'on aurait pu y débarquer, ils ne virent plus rien, pas même une seule trace sur la grève, ni les restes du terrible banquet.

« Les trois gars rendirent grâce à la Vierge, et poursuivirent leur voyage vers Sorel, où ils racontèrent leur histoire.

Notre petit traversier frémissait encore à cause de la danse des ondes. Nous avions désormais dépassé la fameuse pointe dont parlait le conte. Il s'en fallait encore un peu pour arriver à destination. Comme nous voulions une autre histoire de loup-garou, on se mit à tourmenter notre vieux loup de mer de conteur, occupé à contrôler notre fragile embarcation.

— C'est bon, les enfants, dit le marin, je m'en vais vous en raconter une autre, qui m'est arrivée personnellement, quand j'étais draveur sur le haut Saint-Maurice.

« L'hiver, c'est long. C'est froid et ça dure six mois. Dans le bois, quand on ne travaille pas, il n'y a pas grand-chose à faire, *bien croire !* Il y eut encore bien moins à faire lorsque je me blessai à la main gauche. Rien de bien grave, mais je ne pouvais plus aller bûcher avec les gars.

Là-dessus, notre conteur nous montra une cicatrice à la main gauche. Il continua :

— Je ne pouvais que chasser le petit gibier pour le cuisinier du camp. Ainsi, le matin tôt, j'avais l'habitude de partir poser mes collets. J'avais à parcourir un assez grand territoire. Il m'arrivait aussi de découvrir des pistes singulières, d'un animal que je ne connaissais pas et qui venait dévorer les lapins que je réussissais à attraper. Cette bête-là doit être un chat sauvage ou bien un loup, me dis-je, et je préparai une trappe bien cachée sous du sapinage.

« Plusieurs jours passèrent. Dans mes collets, je ne trouvais que des animaux éventrés, les pattes arrachées, les tripes mangées, tout cela dans le plus affreux massacre imaginable. Ma trappe aux mâchoires

acérées, elle, la gueule bien ouverte, restait sur sa faim, *bien croire*.

« J'avais entendu conter par le menteur du camp des histoires de loups-garous et d'autres affaires de même. Je savais donc qu'il fallait les faire saigner pour leur rendre forme humaine et qu'ils cessaient ainsi d'être des monstres damnés. Mais allez donc voir si je croyais à ces sornettes !

« Pendant ce temps-là, les hommes du chantier revenaient le soir en racontant qu'ils avaient entendu des hurlements étranges venant du Rapide-Blanc.

« Le cuisinier du camp était un gars assez sensible. On l'avait surnommé « Moumoune ». Donc Moumoune m'appelle dans sa cuisine un soir, et il me donne un petit crucifix en argent.

« — Si jamais c'était un loup-garou et qu'il te tombât dessus, tu n'auras qu'à lui poser ce crucifix sur le front. Tu verras comme il te laissera tranquille ensuite !

« Je plaçai la croix à mon cou, sur ma petite chaînette et n'y pensai plus.

« Une semaine plus tard, tandis que j'étais en plein milieu du bois, une tempête se lève. La poudrerie faisait qu'on ne voyait plus rien. J'ai été obligé de m'arrêter pour me mettre un peu à l'abri. Je craignais fort de devoir passer la nuit dehors, dans la profondeur de la forêt ! Pour ne pas être dévoré par les loups, je fis un petit feu. J'attendais en grelottant quand j'entendis derrière moi un bruit épouvantable.



À cet instant du récit, le capitaine poussa un cri qui nous fit tous sursauter dans l'embarcation. Il rit à gorge déployée de cette facétie et poursuivit son conte :

— Je saisis ma carabine et je me retournai. J'avais devant moi un loup-garou ! Ses yeux étaient de feu et il avait l'écume à la bouche.

« — Je vais manger des tripes de chrétiens cette nuit ! me dit en grognant le loup-garou.

« Moi, je ne fais ni un ni deux, et je prends la fuite aussitôt. Mais voilà que la bête se met à courir après moi. Je faisais des efforts pour

avancer vite, mais la bête approchait. C'est à ce moment-là que j'ai mis le pied dans la trappe aux mâchoires acérées que j'avais disposée et dont je vous ai parlé. Clap ! Le piège avait attrapé ma raquette, mais sans me blesser le pied !

« Le loup-garou avançait et avançait, et moi j'essayais de me libérer du piège... en vain ! La créature infernale était sur moi ! Ce fut une grande lutte. Comme je pensais céder définitivement, les forces du loup-garou étant plus grandes que les miennes, voilà que la bête baisse son museau pour l'enfouir dans ma canadienne, cherchant mon ventre et mes tripes. Malgré ma résistance, le loup-garou finit par fourrer sa tête et, soudain, pousse un hurlement ! Il s'était appuyé le front sur la croix en argent que j'avais au cou ! J'eus alors à peine le temps de sortir mon coutelas et, d'un seul coup, je lui coupai la patte gauche. Le loup-garou s'en fut, tout ensanglanté, en pleurant comme font les chiens, par le sentier que j'empruntais d'ordinaire.

« Je plaçai ensuite la patte de loup-garou dans ma besace et, grâce à mon coutelas, je parvins à ouvrir le piège. Après une longue et pénible marche, je rentrai finalement au camp.

« Je ne dis rien à personne, ni du loup-garou ni de la patte dans ma besace. J'avais seulement raconté qu'à cause de l'obscurité j'avais mis le pied dans la trappe. Je ne voulais pas que ceux qui ne croient point aux loups-garous fissent quelques moqueries, *bien croire* ! J'étais cependant bien décidé d'en parler au curé, car je me disais qu'un curé ça croit à tant de choses que ça doit croire aussi aux loups-garous ! Je quittai donc le camp pour le village. Après cette aventure, je ne voulais plus rester en forêt !

« Là-bas, je vois le curé au presbytère et je lui raconte toute l'affaire. Mais à la fin de mon histoire, je vois qu'il est perplexe.

« — Vous ne me croyez donc pas, monsieur le curé ? m'exclamai-je.

« — Nenni !

« — Eh bien je vous prouverai que je dis bien la vérité !

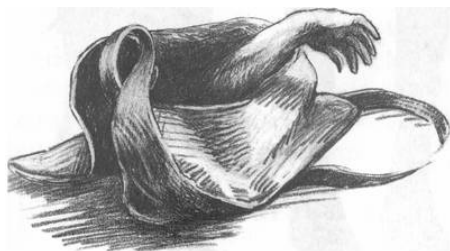
« Je voulus alors prendre dans ma besace la fameuse patte de loup-garou que j'avais coupée à la créature infernale. Quelle surprise quand, au lieu d'une patte, je sortis de ce sac une main humaine avec encore, à l'annulaire, un jonc de mariage ! Moi et le curé étions bien interdits ! On décida alors de retirer l'anneau du doigt. À l'intérieur se trouvaient un nom et une date : Jean Desrosiers, 1698.

« Le curé m'avertit plus tard, après avoir fait une recherche, que ce Jean Desrosiers s'était marié en 1698, aux Trois-Rivières, et qu'il avait disparu en forêt quelques jours après ses noces. On ne l'avait jamais revu depuis. Il faut croire qu'il était devenu un loup-garou !

« Mon histoire est finie, les enfants ! Heureusement car nous voici près du quai de Deschambault, et il fait presque nuit noire !

Je ne me souviens plus de ce que nous avons fait exactement mes amis et moi à Deschambault ce soir-là. Mais je me rappelle cependant très bien notre malaise quand, arrivés sur l'esplanade pour contempler le fleuve, nous avons entendu, à l'orée du bois, un hurlement solitaire.

« C'est *certainement* un loup », pensai-je pour me rassurer, tout en serrant nerveusement la petite croix en argent que j'avais autour du cou.





XI

LA PORTE DE L'ENFER

C'EST une vieille sorcière connaissant tout à propos de tous, mais ne sachant ni son nom ni lire, qui, en tournant son chaudron, m'a raconté cette histoire. Ainsi...

... un jour, il y a de cela si longtemps que le Mercredi des Cendres tombait un mardi, le curé de l'Islet-sur-Mer voulait construire une église. Il était bien en peine. On ne pouvait pas célébrer le culte divin dans une cabane en bois ! Ah, ça non, quand même !

Ce dont rêvait le gros curé Panet, c'était d'une belle église de pierres avec une forte charpente et un clocher pour sonner les matines, l'angélus et les vêpres. Une église avec un grand chœur à baldaquin qui pourrait amplifier l'harmonie des chants dominicaux. Mais, pour ce faire, il fallait de l'argent et la dîme ne suffisait pas. Il est vrai que les paroissiens donnaient du bois et des pierres, mais qui paierait la cloche ? Et le sculpteur ? Et monsieur Baillarger, l'architecte ? Avec toutes ces dépenses en perspective, il ne serait pas possible d'acheter un bon cheval de trait ! Les chevaux des paysans du village, après les travaux des champs, revenaient fourbus, sans énergie, incapables du moindre effort, inutilisables pour le chantier de l'église.

Le curé se mit alors en oraison(26) pour confier au Ciel ses problèmes terrestres. Il pria avec ferveur Notre-Dame-de-Bon Secours.

— Notre-Dame-de-Bon Secours, murmura le curé, faites que je puisse avoir un bon cheval de trait pour la construction de mon église.

Amen.

Derrière lui, le curé entendit une voix suave. C'était Notre-Dame-de-Bon Secours qui lui murmurait :

— Va tranquille, curé Panet, je te l'accorde...



Le curé tomba alors dans un profond sommeil, un peu semblable à l'assoupissement qui nous gagne durant une leçon de mathématiques ou lorsque l'on boit de l'eau d'endormi. À son réveil, il vit arriver à l'horizon un homme vêtu de noir avec une barbe noire taillée en pointe, un grand chapeau de feutre noir, des bottes noires, des gants noirs. Il était habillé comme une nuit d'automne ! Ses yeux étaient noirs comme des éclipses ! Il tenait en bride un puissant cheval, fort massif et parfaitement noir, sans même une balzane(27).

— Prenez cette bête, monsieur le curé Panet, elle est à vous pour votre... pour votre...

— Pour mon église ?

— Oui, c'est cela, vous l'avez dit, répondit l'étranger.

— Je ne sais comment vous remercier ! Cette bête est magnifique ! s'exclama le curé Panet.

— Elle est magnifique, certes, poursuivit l'étranger, mais rebelle. Ne lui enlevez jamais sa bride sinon...

— Sinon... ? questionna le gros curé inquiet.

— Sinon le cheval retournera d'où il vient ! et l'étranger se mit à rire d'un rire si aigu, qu'on aurait cru entendre grincer les portes de l'enfer...

Ce grand rire enveloppa l'étranger qui s'en alla à l'horizon, laissant le curé Panet mi-content mi-épouvanté avec son nouveau cheval. Il songea ensuite à la voix de Notre-Dame-de-Bon Secours qu'il avait entendue et qui lui avait promis de l'exaucer. Ce souvenir céleste élimina la sinistre impression qu'avait faite sur lui l'étranger et, regardant la bête, le curé s'écria en se frottant les mains d'aise :

— Au travail !

Le cheval noir que le curé appelait, avec beaucoup d'esprit, *Bon-Secours* travaillait autant que trois hongres(28). Il traînait les lourds blocs de granit de la carrière au chantier pratiquement sans effort. Lorsqu'il fallait dresser des charpentes, les porter d'un lieu à un autre, les hisser, on appelait *Bon-Secours* à l'aide. Grâce au cheval noir, la construction de l'église se fit pratiquement d'elle-même.

À chaque fois que le curé Panet confiait son cheval noir à quelque travailleur du chantier, il spécifiait toujours de ne pas le débrider, sans quoi la bête serait perdue. Il le répétait tant et tant que les paroissiens avaient surnommé leur curé « Panet-La-Bride ». Mais un curé, c'est bien précautionneux, c'est encore plus appliqué qu'une vieille fille sur sa broderie et plus exact qu'un mal de dent. Il ne se lassait donc pas de recommander que l'on tînt son cheval noir en bride.

À l'automne, l'église s'élevait fièrement au centre du village après deux mois seulement de travaux. L'architecte avait su donner au bâtiment une élévation digne des plus beaux temples chrétiens. Le sculpteur avait fait un chemin de croix si étonnant de réalisme qu'on se croyait, en le voyant, comme transporté à Jérusalem. La cloche, elle, répondait joyeusement aux appels de ses consœurs des villages voisins.

On fit une fête avec une procession grandiose. L'église était décorée de festons et de rubans multicolores. Sur le parvis de l'église, le curé Panet fit un discours pour remercier les paroissiens et leur donner sa bénédiction. Il aspergea d'eau bénite l'entrée du temple, le sculpteur et l'architecte en prononçant une formule en latin. Puis le curé voulut bénir *Bon-Secours*. Il prit son aspergès et aspergea le cheval noir d'eau bénite d'un coup de goupillon. La bête se cabra sauvagement. Le cheval hennissait et ses mors se blanchirent d'écume. On dut se mettre à dix hommes pour le maîtriser, et encore ! Il s'en fallut de peu qu'on le débridât !

Sa jolie robe noire avait brûlé là où les gouttes d'eau bénite avaient touché l'animal. Imaginez un peu la commotion du bon peuple ! En voyant la réaction féroce de l'animal qui s'était garoché à droite et à gauche, comme s'il était monté par Lucifer en personne, on crut sage de reconduire *Bon-Secours* dans son écurie. La cérémonie fut aussitôt

interrompue et l'on célébra une messe pour conjurer un si mauvais augure.

L'hiver passa et, durant l'été, un cultivateur eut besoin du cheval noir pour désoucher sa terre. Il alla au presbytère et demanda au curé de lui prêter l'animal que l'on n'avait plus guère vu depuis le jour de la consécration de l'église. Le curé accepta, mais comme il était occupé à rédiger son sermon pour la Fête-Dieu, il négligea de rappeler de ne point débrider l'étalon. Oubli fatal...

Il faisait chaud et humide comme souvent en été. Le cultivateur voulut donc faire boire l'animal à la rivière. Il descendit du cheval, le conduisit au bord du cours d'eau et... le débrida...



La bête lança un hennissement fantastique et s'enfuit à toute vitesse. Le galop du cheval était d'une telle puissance que le curé l'entendit, bien qu'il fût alors assez éloigné. Il se douta que le cultivateur avait débridé *Bon-Secours*.

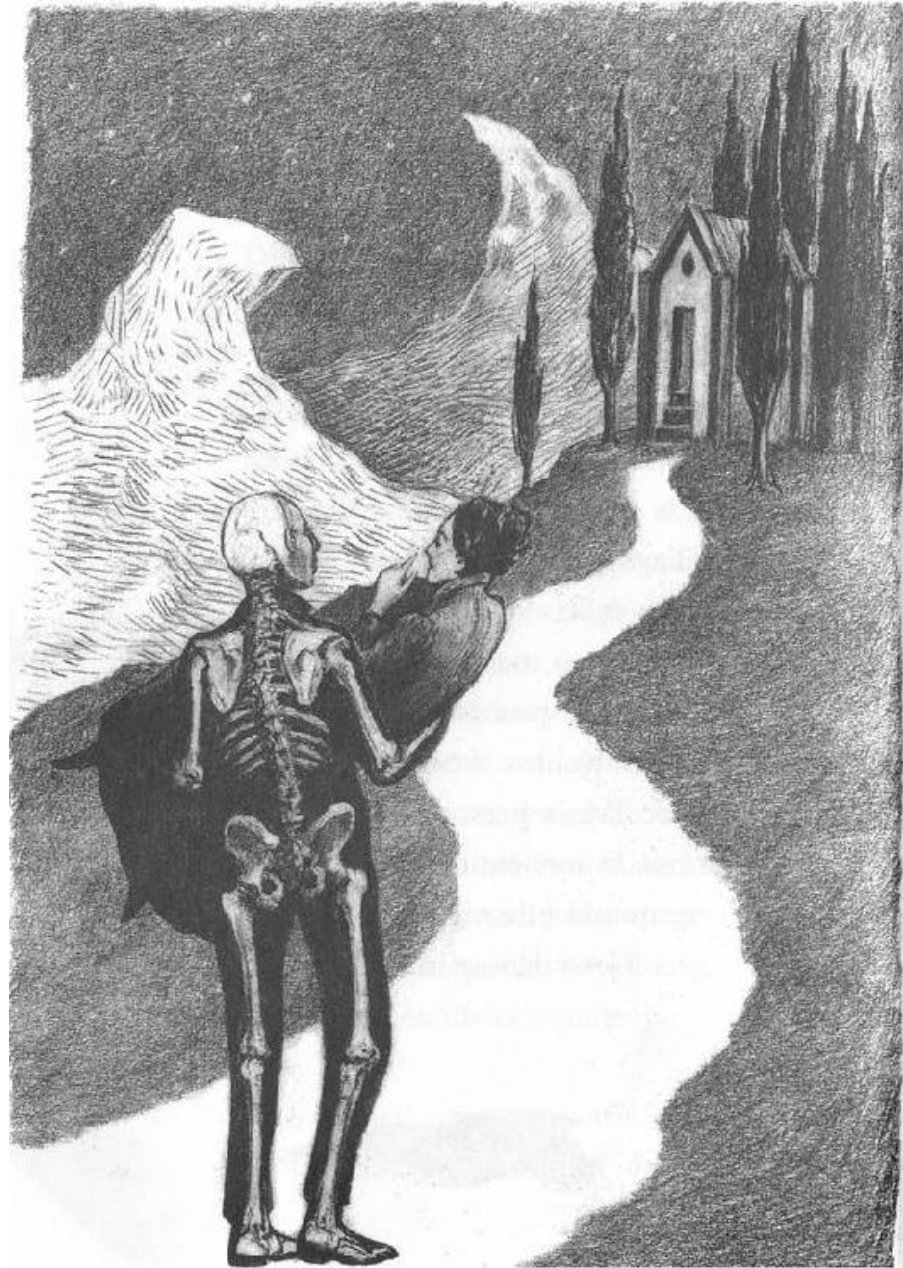
Le curé Panet se précipita hors du presbytère renversant dans son sillon l'encrier et le prie-Dieu ! Il eut tout juste le temps de voir le cheval noir galoper à vive allure vers une colline pour s'enfoncer ensuite dans le roc.

Ce cheval noir, me confia la sorcière, était en fait un diabolotin que Satan, contraint par Notre-Dame-de-Bon Secours, avait prêté au curé Panet pour la construction de son église. Sitôt débridée, l'inférieure créature en avait profité pour retourner d'où elle venait.

Aujourd'hui encore, à l'endroit même où le cheval noir s'est enfoncé dans le roc, on peut voir un trou creusé dans la pierre. Au bout du trou se trouve une grotte noire et profonde, qu'on appelle la « Porte de l'Enfer ». On prétend dans le village que cette grotte est l'une de ces « chambres à écho », dont on ne connaît que peu d'exemples au monde, et où tout ce qui y est dit à voix haute peut-être entendu dans d'autres grottes semblables, situées aux quatre coins du monde. Mais personne n'ose s'y aventurer, hormis la sorcière qui m'a raconté cette histoire, quand elle va chercher des herbes infernales à jeter dans sa

marmite.





XII

LA FILLE QUI A MARIÉ UN MORT

IL ÉTAIT UNE FOIS une famille de paysans composée de trois filles et d'un garçon nommé Jean-Baptiste. Lorsque les filles eurent atteint l'âge où l'on ne joue plus avec des catins, leur père dit :

— Il faut vous marier !

La première fille parlait d'abondance et avait la mémoire des noms, si bien qu'elle devint femme d'ambassadeur.

La seconde, elle, écoutait peu mais parlait couramment l'anglais : elle devint femme de ministre.

La troisième, enfin, était belle comme le sont normalement les nichettes, maline comme une singesse et ne parlait que le français. Seulement, elle avait un étrange désir : elle voulait marier un mort !

« Quelle ambition singulière ! » penserez-vous, mais le désir de marier un mort, quand on l'examine de près, n'est point au fond une si capricieuse requête, si l'on songe aux maris qui, bien en vie, font passer des soirées mortelles à leurs épouses.

Le père pouvait lui présenter les meilleurs prétendants, rien n'y faisait. La fille voulait marier un mort, un point c'est tout.

— Moi, tant qu'à me marier, je marierai un mort ou je ne me marierai point !

— Arrête donc de faire simple ! lui répondait la mère.

— Comme tu es extravagante ! disait le père en soupirant.

— T'es capricieuse pour vrai, toi ! lançait en riant Jean-Baptiste.

Quand elle atteignit l'âge de trente ans et qu'elle risquait de finir vieille fille, un matin, on frappa à la porte. La mère alla répondre. Dans l'embrasement de la porte se dressait un beau gars planté comme une armoire à glace, blême comme un brouillard, pâle comme... la mort !

— Assoyez-vous, monsieur, lui dit la mère, et elle appela son mari, sa fille et son garçon parce qu'elle avait un peu peur de rester seule avec ce survenant.

— C'est ici qu'il y a une fille qui veut marier un mort ? dit l'étranger.

— Oui, c'est bien cela, répondit le père en mâchouillant sa pipe.

— Bon, eh bien moi je suis un mort et je demande votre fille en mariage.

On imagine la stupéfaction de tous car, en général, les morts ne font pas de demande en mariage. Jean-Baptiste tremblait un peu, la mère, pour sa part, s'était placée à ras son mari. Seule la fille ne broncha pas. Le survenant ne lui faisait pas peur. Elle semblait, au contraire, plutôt ravie de ce mort au si beau visage et à la si vivante allure.

En voyant cela, le père, bien content de trouver un parti pour sa fille, accorda la main de la fantasque nichette. On prit un grand verre de gin pour sceller l'affaire, puis le mort s'en alla, en disant qu'il reviendrait le surlendemain. Organiser un mariage avec un mort est une chose qui se fait en criant ciseau(29). Il y a peu d'invités et, comme il y a apparence que les morts mangent peu, un buffet froid suffit. En plus, la chose très pratique lorsque l'on marie un mort – et qui expédie encore davantage l'affaire – est que l'Église dispense de publier les bans et de suivre le cours de préparation au mariage (cela dit en passant à ceux que la chose intéresserait).

Après une cérémonie assez courte où la traditionnelle phrase du sermon nuptial « ... jusqu'à ce que la mort vous sépare... » résonna bien étrangement, le mort et sa nouvelle épouse reçurent les vœux de bonheur pour une vie – ? – heureuse.

— Asteur, dit le mort, suivez-moi.

Le père, la mère, Jean-Baptiste et la mariée le suivirent donc. Ils arrivèrent tout droit au cimetière. Le mort s'arrêta devant une tombe puis se dévira vers les autres, prit la main de sa femme et dit :

— Asteur, disons-nous adieu. C'est ici que nous rentrons.



Il sortit alors de son veston une petite baguette d'à peu près dix-huit pouces(30) de long et en frappa le sol. La terre s'ouvrit de quatre pieds(31) de largeur et laissa apparaître un bel escalier en bois franc bien huilé qui descendait dans les entrailles de la terre aussi loin qu'ils pouvaient voir.

— Venez quand cela vous fera plaisir, dit le mort à sa belle-famille. Je vous laisse ma baguette. Frappez le sol avec la baguette et il s'ouvrira. Vous pourrez alors *descendre venir nous trouver*(32). Pour revenir, il suffira de monter l'escalier et de frapper de nouveau avec la baguette.

La fille embrassa ses parents, puis s'engouffra dans l'escalier avec son mari. L'escalier craquait un peu, si bien que lorsqu'il ne fut plus possible de les suivre des yeux, on les suivit avec les oreilles. Après quelques minutes, la terre se referma.

— Une femme d'ambassadeur, une femme de ministre et une femme de mort, j'ai bien placé toute ma famille ! lança joyeusement le paysan qui, après avoir offert un coup de gin à sa femme et à son fils (il avait toujours une petite bouteille cachée dans la poche de son gilet), retourna tout heureux dans son rang.

La fille et son mort de mari arrivèrent au bas de l'escalier. Il faisait nuit noire. La nouvelle épouse était un peu inquiète, car elle avait

toujours eu peur de l'obscurité. Elle serra très fort la main du mort. Aussi incroyable que cela puisse paraître, sous la terre se trouve un autre monde, un peu comme le nôtre, avec des paysages, des rivières, des habitations, un ciel, plus opaque et moins bleu, mais néanmoins joli. Après un temps assez court, la fille s'habitua à la noirceur et vit que des étoiles éclairaient le chemin qu'ils parcouraient.

Ils marchèrent longtemps, très longtemps, jusqu'à ce que se découpât de l'obscurité une sorte de maison de marbre avec un portail de bronze percé d'un trèfle. Le mort prit sa femme dans ses bras et lui fit passer le seuil de la porte, comme c'est la tradition (même parmi les défunts). Dans la demeure, il y avait une forte odeur de moisissure.

— Il faudrait faire un peu de lumière quand même, suggéra la nouvelle épouse, curieuse de voir l'intérieur de son nouveau logis.

Le mort alluma donc un gros cierge pour faire de la clarté. Elle fut horrifiée ! Cette maison était en fait un affreux caveau aux murs lambrissés, plein de boue et de vers dégoûtants ! Au lieu d'un lit nuptial, il y avait une tombe en bois, sale et pourrie par l'humidité. La fille se tourna alors vers son mari pour lui demander ce que cela signifiait. Vision terrible ! Le mari, assez joli sur terre, n'était plus qu'un épouvantable squelette !

— Tu voulais marier un mort, la belle ? Tu l'as à présent !



La fille poussa un hurlement. Elle voulut s'enfuir, mais le mort l'attrapa par un bras. La fille sentait le froid contact des os sur sa peau lisse.

— Bon, ma femme, asteur allons nous coucher pour toujours, puisque l'heure est arrivée pour moi de retourner m'étendre au creux de mon cercueil.

Le squelette prit alors un très long chapelet et attacha sa « femme » à côté de lui, de telle manière qu'elle ne pût plus bouger. Il se coucha alors dans le cercueil, poussa un long bâillement, puis s'endormit à jamais.

La pauvre fille essayait bien de se libérer, mais n'y arrivait pas. Autour d'elle grouillaient des vers et autres insectes qu'on ne voit pas sur terre. Lentement, le cierge se consuma et la flamme s'éteignit en dégageant dans l'air un âcre parfum. L'obscurité enveloppait désormais les sanglots déchirants de la fille.



À l'aube, un peu de clarté entra par une fissure et le trèfle du portail, doux rayon qui permit à notre fille de distinguer deux paires d'yeux qui la fixaient. C'était un rat et un corbeau que l'odeur des chairs roses de la fille avait attirés.

— Quand elle sera morte, dit le rat, je lui mangerai le nez, les joues et les lèvres.

— Et moi, croassa le corbeau, j'irai becqueter ses yeux et sa langue. Quel festin nous ferons, Messire du rat ! Croa ! Croa !

— Ayez pitié de moi, dit la fille en pleurant, je suis si chétive que vous n'aurez pas de quoi vous rassasier. Vous gagneriez davantage à me libérer !

— Comment donc ? interrogea le rat.

— Si toi, le rat, tu voulais bien ronger le chapelet qui m'attache au mort et toi, le corbeau, me montrer le chemin jusqu'à l'escalier pour que je puisse rentrer chez mon père, je vous donnerais tout ce que vous voulez.

— Tout ce que l'on veut ! s'exclama gaiement le rat.

— Je le jure, assura la fille.

— Je te Croa ! Croa ! répondit le corbeau en battant des ailes.

Le rat rongea le chapelet. La fille, enfin libérée, sortit du caveau.

Dans l'étrange ciel souterrain, elle aperçut le corbeau qui volait franc nord. Elle le suivit et parvint après un long moment au bas de l'escalier.

— Merci le rat ! Merci le corbeau !

La fille avait un sourire radieux. Elle s'apprêtait à monter le grand escalier, quand le rat lui dit soudain :

— Une minute, la belle ! Tu ne nous as pas demandé ce que nous voulions en paiement de nos services.

— C'est vrai, pardon mes amis ! Que veux-tu, toi, le rat ?

— J'aimerais des ailes comme Monsieur du corbeau.

— Et toi, le corbeau, qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

— Des petites pattes comme Messire du rat afin de marcher plus commodément.

La fille trouvait que les deux petites bêtes ambitionnaient un peu.

— Vous ne trouvez pas, Monsieur et Messire, que vos désirs sont extravagants ?

— Et toi, la belle, tu voulais bien marier un mort ! lança le corbeau en colère. Tu as trois jours pour nous donner ce que tu nous as promis sinon...

— Sinon... murmura timidement la fille.

— Je te mangerai le nez, les joues et les lèvres, dit le rat.

— Et moi, croassa le corbeau, j'irai becqueter tes yeux et ta langue. Quel festin nous ferons, Messire du rat ! Croa ! Croa !

La fille ne fit ni une ni deux et courut dans l'escalier qu'elle gravit à toute allure, hormis qu'arrivée au faite elle se heurta à de la terre qui l'empêchait de poursuivre. Le seul moyen d'entrer ou de sortir de là était d'employer la fameuse baguette que feu son mari avait laissée à sa famille !

Encore une fois, elle était prisonnière !

— Nous reviendrons dans trois jours, dirent en riant le rat et le corbeau qui l'avaient poursuivie.

La fille qui avait marié un mort s'assit alors dans l'escalier et pleura amèrement. Après quelques heures, elle redescendit l'escalier et, errant çà et là, parvint à son grand soulagement à trouver quelque refuge dans une sorte de grange abandonnée. Elle décida donc d'y passer la nuit.

— Que ferai-je maintenant ? soupira-t-elle. Si seulement je n'avais pas eu ce désir stupide de marier un mort !

Elle versa bien de ces larmes qui font dormir et, lorsqu'elle en eut versé la quantité qu'il faut pour s'assoupir, comme sous l'effet d'un dormitif, elle tomba dans un profond sommeil.

Cela ne faisait que deux jours depuis que sa sœur avait marié un mort et Jean-Baptiste trouvait déjà le temps long. Il décida ainsi, par un coup de tête, d'aller lui rendre visite. Il fit des provisions, prit la baguette et se rendit au champ des morts. Arrivé là, il frappa le sol, la terre s'ouvrit et Jean-Baptiste s'engagea dans l'escalier.

Il descendait depuis une petite heure. Il devait avoir parcouru au moins deux miles dans l'escalier. C'est fatigant de descendre un escalier long de deux miles ! Ça ratatine les mollets ! Enfin, tout au bas, se trouvait un parterre. Jean-Baptiste s'étonna qu'au fond de la terre il y eût des fleurs, des bois, des jardins et même de la clarté !

Il suivit rêveur un plaisant sentier qui courait dans le parterre. Aux abords de la nuit, quand la petite brunante arriva, Jean-Baptiste aperçut une grange. Il décida d'y passer la nuit, convaincu, puisqu'il n'avait vu rien que ce fût, qu'elle devait être déserte. Il ouvrit la porte qui grinça sur ses gonds rouillés.

— Qui est là ? demanda une petite voix éraillée et brisée par les sanglots.



Jean-Baptiste reconnut la voix de sa sœur. Imaginez comme la fille était contente ! Elle pensait que c'était le rat et le corbeau qui venaient pour la dévorer, attendu que c'était le soir du troisième jour. Elle raconta à son frère toute son histoire.

— C'est pas ordinaire ce qui t'arrive, ma sœur. Si seulement tu n'avais pas été si capricieuse, nous n'en serions pas là à présent !

— Que faire ? lui demanda-t-elle.

— Nous nous sauverons ! N'ai-je pas la baguette avec moi ?

Le frère et la sœur n'attendirent pas une minute de plus et se mirent en marche. Toutefois, sur leur chemin, ils rencontrèrent le rat et le corbeau.

— Halte ! Bande de tire-laine ! Où allez-vous ainsi ? croassa le corbeau.

— Vous filez à l'anglaise ? dit en tapant de la queue le rat malicieux.

— Point du tout, rétorqua Jean-Baptiste qui avait l'esprit vif. J'ai dans mon baluchon ce que vous avez demandé à ma sœur. Des ailes pour vous, Messire du rat, et des pattes pour vous, Monsieur du corbeau.

Le rat n'en croyait pas ses oreilles et, puisqu'il n'en avait pas, le corbeau, lui, se contenta de n'y pas croire du tout.

— Venez avec moi, Messire du rat, dit Jean-Baptiste.

Il amena l'animal derrière un bosquet et, ouvrant son baluchon :

— Vos ailes sont dans ce sac, allez donc les y chercher !

Le rat n'attendit pas une seconde et sauta dans le sac. Aussitôt, Jean-Baptiste le referma. Le rat gigotait au fond du baluchon mais il n'en pouvait plus sortir ! Le finaud de Jean-Baptiste cria alors :

— Venez à votre tour, Monsieur du corbeau !

D'un coup d'ailes, le corbeau était derrière le bosquet.

— Où est le rat ? demanda-t-il d'un air suspect.

— Il s'est envolé, répondit Jean-Baptiste. Si vous voulez les pattes que vous avez demandées à ma sœur, il faut manger ce sac d'une seule bouchée.

Le corbeau fit diligence. Il ouvrit son large bec et avala d'un coup le sac. Mais il était maintenant devenu si lourd qu'il ne pouvait plus voler ! Le ventre puissamment cloué contre le sol, le corbeau, croassant, demandait un peu de bicarbonate(33) pour aider sa digestion ! Jean-Baptiste appela sa sœur qui, en voyant l'oiseau ainsi réduit, fut saisie d'un inextinguible éclat de rire, rire qui atteint son sommet lorsque le rat, dans l'estomac du corbeau, à force de se démener, perça de ses quatre pattes le ventre de l'oiseau !

— Vous vouliez des pattes, Monsieur du corbeau ? Vous êtes servi !

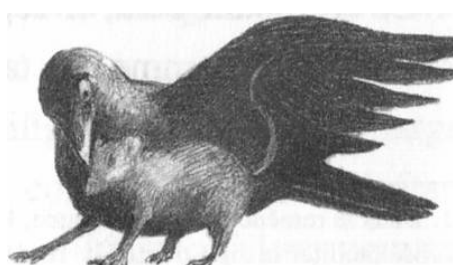
Puis, posant sa bouche contre le flanc de l'oiseau de manière que le rat à l'intérieur l'entende bien :

— Et vous, Messire du rat, vous désiriez des ailes ? Vous les avez ! Voilà ce qu'il en coûte d'avoir des désirs inconsidérés !

Et en disant cela, il regarda sa sœur qui devint rouge comme une talle de framboises.

Sans tarder, le frère et la sœur se mirent en route. Ils gravirent l'escalier. Jean-Baptiste donna un coup de baguette, le sol s'ouvrit et ils purent enfin rentrer chez eux. Sur le chemin de la maison, Jean-Baptiste jeta la baguette dans un feu de feuilles mortes, afin que jamais plus personne ne retournât dans le pays souterrain d'où était venu le mort son beau-frère.

Le père et la mère furent bien heureux de retrouver leur nichette qui jura d'être désormais modérée dans ses ambitions. Elle promit d'inviter le fils du notaire à venir lui faire la cour, le soir, quand elle veillerait sur le perron, et même de l'épouser, mais seulement après qu'elle aurait terminé une pleine année de veuvage, pour éviter de donner libre cours aux placotteries(34).





XIII

ALEXIS-LE-TROTTEUR

ALEXIS Lapointe n'était pas tellement beau. Mais la beauté, on le sait, est une chose relative, de sorte que, les lumières éteintes, Alexis n'était pas trop mal.

On ne pouvait pas dire non plus qu'il était très intelligent bien qu'il parlât beaucoup. C'était un véritable moulin à paroles mais qui donnait, somme toute, peu de farine.

Il y avait cependant une chose qui faisait d'Alexis Lapointe une personne admirable : c'était l'homme le plus rapide du monde. Il courait plus vite que n'importe quel cheval et trottait plus longtemps aussi, si bien que ses concitoyens le surnommèrent *Alexis-le-Trotteur*.

On s'était aperçu qu'Alexis était rapide dès sa naissance. Sa mère, en effet, l'avait mis au monde tandis qu'elle n'en était encore qu'au quatrième mois de grossesse, précocité qui suscita l'admiration de la faculté de médecine de l'université Laval. Alexis était si preste qu'il avait appris à courir avant d'apprendre à marcher, ce qui n'aidait pas sa maman, la bonne Delphine, quand elle voulait le changer de couche.

Un jour, Alexis devait avoir six ou sept ans, elle lui demanda d'aller acheter du lard salé entrelardé. Il était six heures, l'heure à laquelle fermait le magasin général situé à quatre miles de leur maison. Alexis sortit en trombe et courut si vite qu'il arriva au magasin général à six heures moins dix ! Il faut dire aussi qu'à chaque fois qu'Alexis s'apprêtait à courir, il poussait un hennissement. Comme il avait vu que c'était l'habitude des chevaux de hennir avant de s'élancer, Alexis s'était ingénieusement convaincu que c'est parce qu'ils hennissaient que les chevaux couraient vite. Il trouvait la confirmation de son audacieuse théorie dans le fait que les escargots et les tortues, créatures réputées pour leur lenteur, ne hennissent pas.

Alexis devint un jeune homme et atteignit l'âge où, normalement, il faut choisir un métier. Comme il était safre et qu'il aimait particulièrement les gâteaux à la mélasse et les galettes de sarrasin, il décida de fabriquer des fours à pain et de se faire payer en gâteaux et

en galettes. Ses fours à pain étaient les meilleurs de toute la région et conservaient si bien la chaleur qu'il suffisait d'y mettre à brûler une simple écharde pour pouvoir cuire dix livres de pains et trois douzaines de galettes.

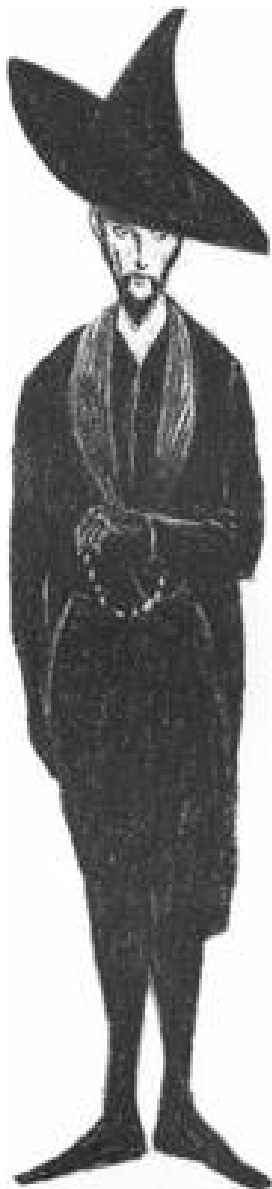
Mais plus que ses fours, ce sont ses exploits à la course – et à toute activité qui exigeait une grande rapidité – qui le firent connaître de La Malbaie à Mashtewiatsh. Il courait contre des chevaux, des trains, des voitures et il était toujours vainqueur ! Il savait allier à sa grande rapidité un caractère ratoureux et joueur de tours si bien qu'un jour, à Chicoutimi...

Le meunier du moulin de Chicoutimi avait une fille très belle qui s'appelait Maude. Sa grâce, son port, ses traits et son élégance en faisaient une fille d'une grande distinction, en tout point dépareillée. Son père le meunier n'avait négligé aucun des devoirs qui font la bonne éducation des jeunes filles : elle savait lire, écrire et broder, elle jouait du piano et chantait des cantiques à l'église. Elle était cependant un peu orgueilleuse de ses qualités, au point que toute sa personne, si cultivée, était comme un petit jardin de vanités où le diable aimait bien fourrager. Quand elle prenait son miroir, miroir qu'un étranger un jour lui avait donné à l'insu de son père, elle se trouvait si belle qu'elle ne pouvait s'empêcher de dire à voix haute :

— Que tu es belle !

Par magie ensuite, le miroir le lui redisait cent fois. C'est ainsi qu'elle passait ses soirées. Le meunier, son père, commençait à désespérer de voir sa fille occupée à un sujet si frivole et si vain. Il eût préféré que ce soit le fils du maire, ou encore le jeune médecin, qui fît la cour à sa fille plutôt que ce satané miroir, dans lequel elle se regardait tant et tant.

Un jour, le meunier, mis à bout de nerfs par le miroir, le cassa en dix morceaux. Sa fille en fut ravie car à présent, quand elle disait, en se regardant dans les éclats de glaces : « Que tu es belle ! » elle entendait le miroir cassé qui le lui redisait mille fois.



Le meunier était bien abattu. Que faire avec une fille aussi vaniteuse. Comment la guérir ? Et il tenait ces discours à voix haute dans son moulin quand soudain il vit dans l'embrasure de la porte un étranger tout de noir vêtu.

— Je ne vous ai pas entendu monter l'escalier, dit le meunier à cet intrigant visiteur.

— Je suis d'habitude assez discret, répondit l'étranger d'une voix grave et sourde, une voix qui faisait gronder les fondations du moulin.

— Que puis-je pour vous ? demanda le meunier.

— C'est moi qui puis quelque chose pour toi, meunier, rétorqua l'étranger. Je t'ai entendu dire que tu voulais guérir ta fille de son amour-propre. Voilà ma proposition. Je t'apporte mille sacs de grain à

moudre. Si demain, au point du jour, tu en as fait une farine blanche et poudreuse, je guérirai ta fille de sa vanité, sinon...

— Sinon... demanda inquiet le meunier.

— Sinon j'en ferai ma femme ! répliqua l'étranger qui, en ricanant affreusement, regardait sa montre qui pendait à une chaîne superbe attachée à une poche de sa cape.

Le meunier considéra les sacs de grain et, puisqu'il était homme à relever les défis, car il aimait bien gager aux courses, jouer aux cartes pour de l'argent et autres choses semblables, il accepta. En travaillant tout le jour et toute la nuit, la chose ne paraissait pas impossible. Tandis qu'il soupesait les sacs, une forte odeur de souffre avait gagné le moulin.

L'étranger avait disparu.

Le meunier se mit aussitôt à l'œuvre. Il lui apparut cependant bientôt que le débit de la rivière n'était pas assez important ce jour-là pour donner à la roue du moulin la vitesse nécessaire à entraîner la meule. Le meunier devint blanc comme la farine qu'il produisait d'ordinaire. Donner sa fille à un étranger ne lui plaisait guère, surtout qu'il soupçonnait que son futur gendre était peut-être le diable en personne ! Il se laissa tomber sur les sacs de grains et poussa un petit gémissment.

— Qu'as-tu, meunier ? demanda un homme qui venait d'entrer sans frapper dans le moulin.

Le meunier avait reconnu la voix d'Alexis-le-Trotteur, son ami. Il lui expliqua son affaire et Alexis-le-Trotteur éclata de rire.

— Je vais la faire tourner moi, ta roue, cher compère !

Il sortit du moulin, plongea dans la rivière, s'installa dans les aubes, un peu à la manière dont un hamster entre dans sa roue, et, après avoir poussé son hennissement caractéristique, Alexis-le-Trotteur se mit à courir et à courir ! À toute vitesse ! Il se fouettait le dos avec une petite hart(35) qui l'accompagnait toujours. Et il courait et courait, pieds nus dans les aubes.

À l'intérieur du moulin, le meunier s'activait. À peine pouvait-il tenir le rythme ! Imaginez-vous ! Alexis-le-Trotteur qui faisait aller ses jambes fortes comme celles d'un cheval dans les aubes du moulin !

Aux premières lueurs du jour, on ne pouvait en douter, tous les sacs de grain seraient devenus farine blanche et poudreuse.

Comme il l'avait promis, l'étranger, voyant que le jour se levait, se dirigea vers le moulin, bien certain que le meunier n'était pas parvenu à tenir son pari.

— À l'heure actuelle, le meunier doit être en larmes, murmura-t-il en regardant sa montre.

Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il aperçut dans la roue du moulin nul autre qu'Alexis-le-Trotteur ! Il poussa un hurlement de

rage si épouvantable que les sapins à la ribèche de la forêt jaunirent de peur. L'étranger avait compris que, bien certainement, le meunier avait fait sa farine.

Celui-ci sortit de son moulin pour l'accueillir.

— Apparence que ma fille va rester avec son père pour encore une secousse, lança rieur le meunier.

— Apparence que oui, répondit de mauvais gré l'étranger. Si j'avais su qu'Alexis-le-Trotteur était dans les parages, je me serais bien gardé de sortir de chez moi pour venir à Chicoutimi. Mais je suis bon prince... des Ténèbres, et je tiendrai ma promesse. Sur l'heure, je guérirai ta fille de sa vanité.

Le meunier, qui voyait ses soupçons se confirmer quant à l'inférieure provenance de l'étranger, était comme pétrifié. Le diable leva les mains au ciel et prononça cette formule magique :

— *Satinav ainmo te mutatinav satinav !*

Aussitôt, les dix éclats du miroir de Maude apparurent devant le diable qui les prit et les mit soigneusement dans son sac.

— J'ai repris à ta fille le miroir que je lui avais donné autrefois pour la perdre. Adieu, meunier !

L'étranger se retira en faisant une large révérence. Alexis-le-Trotteur, qui était revenu en cachette pour assister à la scène, avait aperçu de dessous la cape noir de l'étranger la longue queue fourchue du diable !



Il prit un peu de recul et... Paf !!! Il lui donna un coup de pied là où le dos, plus bas, prend un nom que l'on n'écrit pas dans les contes, un coup qui catapulta le diable par-delà la fine ligne de l'horizon. Il ne restait par terre que la chaîne de sa montre, que le Trotteur ramassa avec plaisir.

— On est bien débarrassés, dit alors Alexis avec un grand sourire.

— Toi, t'as *du front tout le tour de la tête*(36), Alexis ! répliqua le meunier.

Et il l'entraîna dans une taverne où ils burent et dansèrent joyeusement pendant trois jours. Quant à Maude, la fille du meunier, elle était devenue si absolument modeste et effacée qu'elle prit le voile et devint religieuse au couvent de Roberval.

Alexis-le-Trotteur accomplit bien d'autres prouesses qui pourraient remplir plusieurs volumes. Mais, en 1924, à soixante-trois ans d'âge, ne trouvant sur terre personne qui fut capable de lui tenir tête à la course, il décida d'aller courir avec les anges et les saints.



Si un jour vous passez au pays d'Alexis-le-Trotteur, arrêtez-vous à la Société historique du Saguenay, à Jonquière. On y conserve encore précieusement plusieurs objets ayant appartenu à Alexis-le-Trotteur, en particulier une certaine chaîne de montre formée par une série de pièces de monnaies de 5 cennes, dix en tout, portant la date de 1902, et une pièce de 10 cennes, datée de 1907, qui servait d'attache à la pièce d'horlogerie⁽³⁷⁾. Observez-la bien et songez un peu à l'histoire du meunier ; vous serez parmi les quelques visiteurs qui savent de qui notre homme tenait cette singulière chaîne de montre...

POSTFACE

IL EST BON de raconter un instant la tradition poétique et pittoresque des conteurs du Québec.

À une époque où il n'y avait aucun des moyens de communications actuels et durant laquelle le nombre des lettrés était restreint, il revenait au conteur d'entretenir la communauté durant les longues soirées d'hiver. Parfois on racontait pour que les enfants malcommodes se calment un peu, d'autres fois pour égayer les travailleurs après une rude journée d'ouvrage.

Ainsi, le soir, ou pendant les fêtes, on allait s'asseoir autour du conteur – du menteur du lieu –, lequel, après s'être fait prier, commençait son histoire. Comme il advenait que ce fût le grand-père qui racontât pour ses petits-enfants, la tradition des contes et légendes passa naturellement de père en fils. Bien sûr, chaque conte s'enrichissait de la personnalité du conteur et du lieu où il habitait. Certains, emportés par leur histoire, gesticulaient, criaient, chantaient ! Et souvent, l'art de conter dépassait de beaucoup l'art du conte.

Les contes se conservaient dans les familles, mais c'est dans les chantiers forestiers que s'enrichit le répertoire des contes et des légendes du Québec(38).

Au fond de la forêt canadienne, les bûcherons avaient besoin de s'évader ; pour ces hommes, les contes et les légendes étaient leur évasion. La mémoire populaire a gardé le souvenir de grands conteurs qui pouvaient entretenir l'auditoire tous les soirs, sans se répéter, durant six mois. Certains contes pouvaient durer quelques heures et demandaient plusieurs soirées pour être racontés ! Il y a même eu des conteurs engagés par les grandes compagnies forestières afin de « conter » aux hommes le soir venu, lesquels, pour remercier le conteur, lui donnaient du tabac et de l'alcool. Parfois, quand il y avait plus d'un conteur dans un chantier, ils se défiaient l'un l'autre dans des joutes d'imagination et de mémoire sans précédent !

Malheureusement, la radio et, plus tard, la télévision ont eu raison de cette tradition.

Déjà au XIX^e siècle, certains écrivains canadiens avaient senti la nécessité de sauvegarder les contes et les légendes en leur donnant une « dignité littéraire ». Ainsi, Honoré Beaugrand, Louis Fréchette, Philippe Aubert de Gaspé, l'abbé Henri-Raymond Casgrain, et bien d'autres encore, couchèrent sur le papier quelques-unes de nos plus belles légendes, leur donnant, d'un même souffle, une version « officielle ».

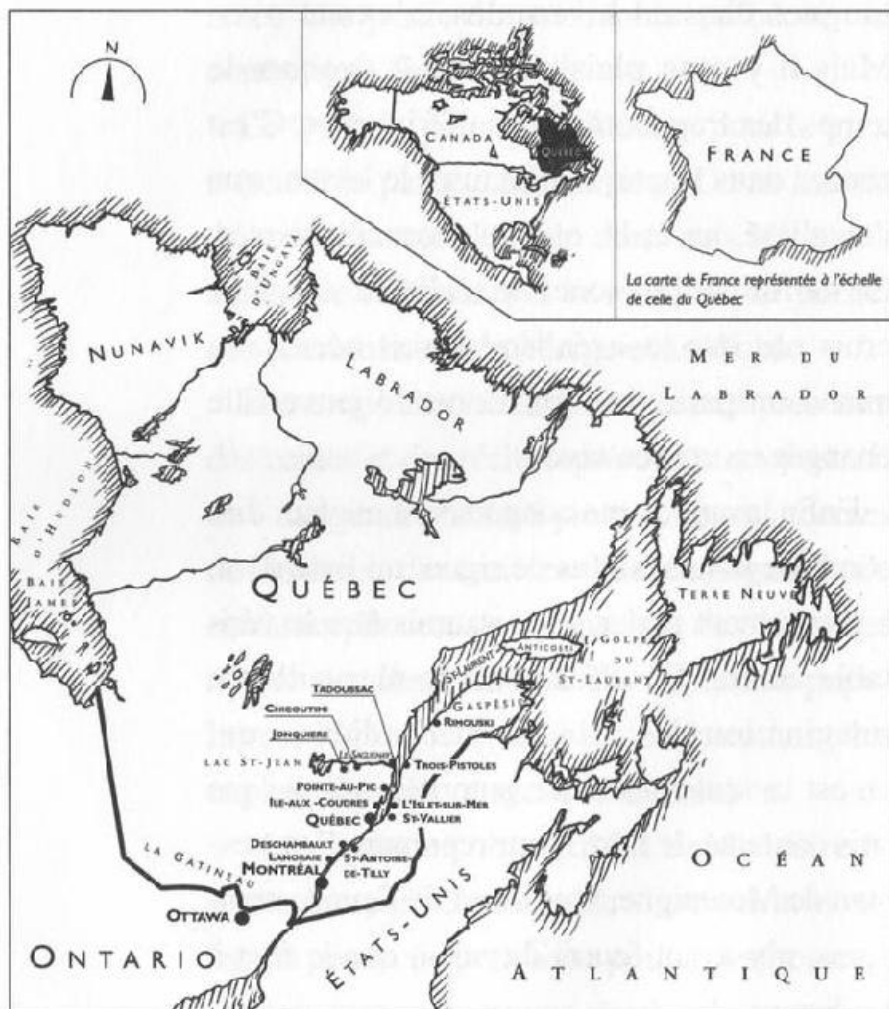
De nos jours, le travail des folkloristes, grâce à l'enregistrement de plusieurs vieux conteurs, a permis de sauver de l'oubli et de l'indifférence une partie du patrimoine québécois de contes et de légendes.

Le Québec, pour le meilleur et pour le pire, a été édifié par le christianisme. On ne saurait donc s'étonner de voir dans nos légendes autant de références à la religion, au péché, aux sacrements, à la Vierge et au diable.

Je me suis attaché dans ce recueil à présenter des contes et des récits représentant un éventail de l'imaginaire fantastique traditionnel : contes de fantômes, de sorcières et de loups-garous, de métamorphoses, de même que des légendes autour des lieux-dits ou des coutumes populaires, légendes familiales ou racontant les exploits de personnages extraordinaires.

Mon premier objectif fut de distraire le jeune lecteur. Ouvrage de distraction et de temps perdu, ce petit livre pour la jeunesse ne saurait être une œuvre d'ethnologie et de mémoire retrouvée. D'ailleurs, le Québec présenté dans ces pages, avec ses curés de villages, ses processions de la Fête-Dieu et ses longues chasses hivernales, n'existe plus. Mais il y a un plaisir certain à évoquer le temps des trappeurs et des défricheurs. C'est encore dans l'optique d'amuser le lecteur que j'ai glissé, ici et là, quelques canadianismes. Ce ne fut pas par souci de réalisme, car je ne crois pas que le « réalisme » soit nécessaire quand on parle de sorcière ou de jeune fille changée en source vive.

Enfin, avant de me congédier, il me faut dire combien je suis confus de signer un livre dont, à proprement parler, je ne saurais être le véritable auteur. En effet, c'est la merveilleuse imagination des anciens « Canadiens » qui en est la seule et unique autorité, moi qui me suis contenté de faire, pour reprendre l'expression de Montaigne, « un amas de fleurs étrangères, n'y ayant fourni du mien, que le filet à les lier ».



BIBLIOGRAPHIE

LA première bibliographie pour un livre de contes et de légendes est, me semble-t-il, la *mémoire*. C'est elle qui, de tout temps, fleurit l'histoire et la décore ; elle enjolive les faits de petits ornements ; la mémoire brode et égayé, elle enrichit et fignole. Ma mémoire fut donc le livre de référence et, pour ainsi dire, le canevas réel de ce volume. Avant d'écrire, j'ai lu en moi-même. Je prie donc mes compatriotes de ne pas être trop sévères si d'aventure ils voient que je me suis éloigné de la tradition. Qu'ils considèrent ces écarts comme autant de coquilles ou de fautes d'impression que l'on retrouve inévitablement dans tous les ouvrages, et qui sont d'autant plus nombreuses quand cet ouvrage est un livre que l'on a puisé en soi.

I. Les Canons de Frontenac

Récit tiré de l'histoire du siège de Québec par Phipps en 1690. La célèbre réponse « Je vous répondrai par la bouche de mes canons ! » [et mousquets] avait fait tant d'impression à ma sensibilité d'enfant que je ne puis m'empêcher de repenser à quel point il me semblait que Frontenac devait être un homme extraordinaire ! Que de fois sur les plaines d'Abraham, jouant au soldat près de la citadelle, n'ai-je pas rêvé des canons de Frontenac ! Pour le fantôme, quiconque habite le Vieux-Québec et connaît un peu le château Frontenac⁽³⁹⁾ (qui, en passant, n'est pas celui de la légende ! J'ai un peu triché ici...) sait que les guides parlent d'un fantôme qui rôderait dans le château. J'ai donc allié dans ce récit l'Histoire – la victoire de Frontenac – et la légende – le fantôme supposé.

II. La chasse-galerie

Il s'agit probablement de la plus célèbre légende du Québec. C'est certainement la plus originale.

J'ai puisé les détails du récit (moins la fin du conte) chez Honoré Beaugrand, *La Chasse-galerie*, Bibliothèque Québécoise, Montréal, 1991, p. 21-35.

III. Le fantôme de l'avare

Ce récit moral sur l'importance de l'hospitalité connaît plusieurs versions. J'ai transposé le conte au Saguenay, ma région natale.

Mes sources : Honoré Beaugrand, *op.cit.*, p. 87-96 ; E. Z. Massicotte, *La Légende du cultivateur inhospitalier*, B. R. H., vol. XXXV, 1929, p. 595-596.

IV. La Corriveau

Cette terrible sorcière ! Je lui dois plusieurs insomnies ! Essentiellement ici je tire le conte de ma mémoire et, pour les détails, j'ai puisé chez Louis Fréchette, *Contes*, vol. 2, *Masques et fantômes et autres contes épars*, Montréal, Fides, 1976, p. 81-91. Aussi : Philippe Aubert de Gaspé, *Les Anciens Canadiens*, Bibliothèque Québécoise, Montréal.

V. Le capitaine-goéland

Inspiré de la tradition orale et du récit fait autrefois par mon professeur de français, M. Jean-Pierre Pichette, *Enquête sur les légendes de Charlesbourg*, Nord, n° 7, Québec, 1977, p. 41-64. Aussi : Jean-Claude Dupont, *Légendes du Saint-Laurent*, vol. I, *De Montréal à Baie-Saint-Paul*, Éditions J.-C. Dupont, Québec, 1985, p. 33.

VI. La roche pleureuse

Jean des Gagniers, *L'île-aux-Coudres*, Leméac, Montréal, 1969, p. 93.

VII. L'enfant perdu

J'ai trouvé le canevas de ce conte, ainsi que celui de plusieurs autres légendes amérindiennes, sur le magnifique site Internet des Amérindiens du Canada (La piste amérindienne, www.autochtones.com). Jean-Claude Dupont, *Légendes amérindiennes*, Éditions J.-C. Dupont, Québec, 1992, p. 11.

VIII. Le portrait maléfique

J.-C. Taché, « Le passage des murailles », in *Soirées canadiennes*, III, 1863, p. 113-118.

IX. Les lutins de Pointe-au-Pic

Il s'agit d'un conte où j'ai mis en contexte les traditions populaires autour des lutins. On y retrouve aussi la farce du commis voyageur et

du paysan qui, bien que sachant lire, reste néanmoins un sot.

X. Les loups-garous

Honoré Beaugrand, *op. cit.*, p. 37-46 ; Charles-Edmond Rouleau, « Le Cap-au-Diable », in *Contes et Légendes de la Côte-du-Sud*, Septentrion, Québec, 1994, p. 171-179.

XI. La porte de l'enfer

Pour ce récit, connu aussi sous le titre « Le cheval noir », j'ai consulté le site Internet d'une résidente de l'Islet-sur-Mer qui, en plus de présenter sa région, offre aux internautes quelques contes expliquant l'origine légendaire des lieux principaux. L'adresse : www.total.net/~clairc/

XII. La fille qui a marié un mort

Le canevas de ce conte me fut en partie donné dans le recueil *Menteries drôles et merveilleuses* (*op. cit.* p. 117-127) du folkloriste et ancien professeur à l'université Laval, M. Conrad Laforte. On a relevé dix-sept versions de ce type de conte au Canada, la mienne en combine deux, celle de M. Laforte et une autre qui me fut racontée en septembre 1994 par un vieux conteur de la région de Joliette lors d'un voyage de pêche au lac Villiers.

XIII. Alexis-le-Trotteur

Alexis-le-Trotteur est un personnage historique ayant vécu au Saguenay de 1860 à 1924. La mémoire populaire a conservé de lui le souvenir d'un homme cordial et drôle mais, surtout, d'un grand coureur, infatigable, courant contre des chevaux et des trains.

Les différents détails sur la vie d'Alexis-le-Trotteur m'ont été transmis par Mme Joane Dallaire à travers son très beau site personnel (www.royaume.com/~morphee/) consacré à l'histoire du Saguenay. Qu'elle trouve ici l'expression de ma plus vive gratitude pour son aide précieuse et sa gentillesse.

Enfin, il m'aurait été impossible de composer ce petit recueil sans l'aide de mon vieil ami Eric Maheu, lequel m'a fait parvenir en Italie la documentation dont j'avais besoin. Je le remercie et lui promets, pour le dédommager, de faire bientôt une partie de hockey sur table avec lui... où il perdra... une fois encore !

CHARLES LE MENTEUR

Il était une fois, à Jonquièrre, au pied du cran Jacob, un petit garçon à qui on avait donné le nom d'un général français. Il avait donc mauvais caractère. Lorsque le curé de la paroisse rendait visite à sa pauvre famille, il s'exclamait toujours :

— Le Grand Charles est encore en colère !

Et il faut penser que l'indignation fait grandir, car Charles grandit très vite. Il détestait l'école. Pour lui, c'était une sorte de prison où, avec l'ABC, on apprenait le dédain de la discipline, la haine des institutions et le mépris des idées. Les règles de grammaire ont laissé plus d'impression sur ses mains que sur son esprit.

Un jour, Charles demanda à son professeur de mathématique comment il se faisait qu'une ligne, si elle est composée d'« une infinité de points », pouvait constituer un objet fini. On rit beaucoup du grand Charles. Il dut alors mettre le bonnet d'âne, lequel lui donna, à vrai dire, une allure très professorale.

Il avait toujours voulu apprendre la musique, en particulier le clavecin. Cependant son papa, qui ne pouvait payer ses notes de taverne, ne pouvait certes pas régler celles du papier à musique ! Tristement, Charles se contenta d'apprendre à siffler, mais « ventre affamé n'a point d'oreilles », et les voisins se plaignirent, menacèrent de procès à cause du bruit, firent une pétition, et le Secours catholique vint chaque semaine leur donner quelque chose à manger.

Charles fut toujours menteur. Il ne l'est pas par malice, mais parce qu'il trouve dans la crédulité de son prochain des ridicules qui lui font aimer la vie. Aussi, quand il dut choisir une faculté, il n'hésita pas : il alla en philosophie. Où donc, en effet, peut-on exploiter autant la naïveté d'autrui, en racontant savamment ce que l'on ignore ? Or, Charles mentit tant et si bien qu'on lui conféra même le grade de docteur ! Il faut dire que Charles avait étudié en France, en Allemagne, en Italie, et qu'il avait pu mettre à profit le dicton : « À beau mentir qui vient de loin ! »

Un soir de février, à Munich, le grand Charles rencontra, dans le château des rois de Bavière, Brunella, une belle princesse des

Abruzzes. Il lui raconta qu'il était un prince charmant. Elle ne le crut qu'à moitié. La brave fille se contentait que Charles fût seulement charmant !

Un capucin de passage laisse courir la rumeur qu'ils se sont mariés il n'y a pas longtemps dans une abbaye du VIII^e siècle qui surplombe l'Adriatique. Ils vivraient à Florence où, toujours selon le religieux, ils ne sont pas riches mais coulent, en revanche, des jours très heureux. Charles écrivait des livres aidé de Mélisande (*Mélie*, pour les intimes), un magnifique petit chat blanc ayant un œil bleu pour contempler le ciel toscan et un œil jaune pour scruter les champs de tournesols. Ils n'ont pas d'enfants, car Brunella craint que Charles en fasse des menteurs, comme lui. Mais c'est là une prévention étonnante et maligne à laquelle, franchement, il est difficile de croire...

(à suivre)

PHILIPPE POIRIER

Depuis une vingtaine d'années, j'ai dessiné : 15 vaches, 150 moutons, 18 chevaux, 600 poules, 4 renards, 12 ânes, 1 pigeon, autant de chiens que de chats, 3 douzaines d'hommes aux pieds pointus et de femmes du 17^e et 18^e siècles, des enfants de 58 pays, 8 grands fleuves, 4 saisons, 1 musicien (le même, plusieurs fois), des empilements de chapeaux, des étoiles (nombre inconnu), 10 princes et 10 brigands, des chemins, sentiers, passages, coulées, 1 tremblement de terre, 2 éruptions volcaniques, 3 cathédrales, quelques bateaux à voiles, 1000 paysages nord et sud, la mer sous 98 angles différents, les anges, le diable par 7 fois, les nuages jaunes et bleus, les marchands de vaisselle au bord des chemins... et, tout récemment, quelques personnages, paysages et objets québécois.

1 Guillaume d'Orange : Guillaume III (La Haye 1650 – Kensington 1702). Roi d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, il combattit souvent la France et se fit le défenseur du protestantisme, d'où sa mauvaise réputation auprès des catholiques.

2 Scorbut : maladie qui est causée par un manque de vitamine C.

3 Affriander : allécher, attirer.

4 Au lieu que : alors que.

5 Expression : *être d'intelligence avec quelqu'un* = complicités secrètes entre des personnes de camps opposés. Frontenac feint ici de comprendre le mot « intelligence » dans son sens principal.

6 C'est-à-dire en 1832.

7 Soit 800 mètres.

8 Corde de bois : une corde de bois équivaut environ à 4 mètres cubes de bois.

9 Épithalame : poème récité ou chanté composé à l'occasion d'un mariage et en l'honneur des nouveaux mariés.

10 Philippique : discours, plaidoyer violent contre une personne.

11 Hunier : voile carrée située au-dessus des basses voiles.

12 Beaupré : mât généralement oblique placé à l'avant d'un navire.

13 Mât de misaine : premier mât vertical situé à l'avant d'un navire.

14 Guindeau : treuil servant à lever ou jeter l'ancre.

15 Dans les statues qui le représentent, saint Roch est toujours accompagné d'un chien.

16 Carguer : serrer les voiles d'un navire contre les vergues ou le mât à l'aide de cordages que l'on nomme *cargues*.

17 Blocus de l'Angleterre : nom donné aux mesures prises par Napoléon entre 1806 et 1808 pour isoler la Grande-Bretagne du continent européen et ruiner sa marine.

18 Matoiserie : ruse très subtile.

19 Fête religieuse qui célèbre, quarante jours après Pâques, l'élévation miraculeuse de Jésus dans le ciel.

20 En France, le pain doré s'appelle le « pain perdu ».

21 Un *roque*, aux échecs, consiste à faire passer la tour à côté de la case du roi et celui-ci à la place de la tour lorsqu'il n'y a pas de pièces entre eux ; un *froc* est cette partie de l'habit des moines qui couvre la tête, les épaules et la poitrine. Le père Rouillard connaissait donc autant le jeu des échecs que la religion !

22 La prise de Québec est advenue le vendredi 13 septembre 1759.

23 C'est-à-dire une forte bourrasque de vent.

24 Windsor : nom de la famille royale britannique.

25 Primesautier : caractère de celui qui parle, agit, écrit de façon spontanée, voire même impulsive.

- 26 Se mettre en oraison : prier.
- 27 Balzane : tache blanche aux pieds d'un cheval.
- 28 Hongre : nom donné au cheval qui a été châtré.
- 29 C'est-à-dire très rapidement.
- 30 Approximativement 45 cm.
- 31 1,2 m.
- 32 C'est-à-dire venir nous rendre visite.

33 Dans le remède de bonne-femme, le bicarbonate de soude est censé faciliter la digestion.

34 Placotteries : ragots.

35 Hart : sorte de petite corde en osier ou en bois flexible avec laquelle on attachait jadis les fagots.

36 Avoir du front tout le tour de la tête : être très très audacieux.

37 Véridique !

38 Conrad Laforte, *Mente ries drôles et merveilleuses. Contes traditionnels du Saguenay*, Quinze, Montréal, 1978, p. 26.

39 Le château qui existait à l'époque de Frontenac était un grand manoir, situé à peu près là où s'élève le château actuel, et qui s'appelait le château Saint-Louis.